



Rencontres des 25 & 26 Novembre 2015

## Les Actes



# Table des matières

<b>Une société sans risque, un risque pour la société ?</b> .....	6
Le risque et ses multiples dimensions.....	7
Risque immédiat vs risque d'engagement à l'échelle d'une vie .....	7
Prendre le risque de faire un choix de vie.....	8
Un engagement fort.....	8
Les paramètres du risque en mer / en montagne.....	10
En mer .....	10
Les risques naturels.....	10
En montagne .....	10
Pourquoi le risque ? .....	11
La montagne comme terrain de jeu : évidence et esthétisme.....	11
Importance de la quête de liberté .....	11
Le mythe d'Icare.....	12
Rapport à la mort .....	12
Le paradoxe d'une médiatisation des activités à risque dans une société sécuritaire .....	13
Schizophrénie de la société.....	13
Valorisation du risque sur les CV.....	13
Les assurances.....	13
Créer le questionnement par l'image .....	14
Le Pacte Social.....	14
Gérer le risque en se préparant au risque .....	15
Education au risque.....	15
Education par le risque.....	16
Risque et tension, stress .....	16
<b>Le rapport de l'homme à la nature définit-il la nature de l'homme ?</b> .....	18

Cycles et équilibres subtils de la nature .....	19
Composer avec la nature.....	19
Protéger les derniers espaces de grande biodiversité .....	20
Faire l'expérience de la nature.....	21
Pourquoi aller en montagne .....	21
La nature, la montagne, comme représentation .....	22
La montagne à la croisée de l'agriculture et du tourisme.....	22
Remettre la nature en nous .....	23
Expériences sensorielles & émerveillement .....	23
Les passeurs de nature.....	23
Voir les conséquences des pratiques humaines sur la nature .....	25
Revisiter les nomadismes.....	25
Le risque de ne pas aller dans la nature.....	25
Redonner du sens à la condition d'humain.....	26
Que faire de son corps ?.....	26
Faire l'expérience du présent.....	26
Trouver en soi les solutions.....	27
En finir avec les ruptures modernes.....	27
Des solutions .....	29
Trois utopies.....	29
<b>A la recherche du Bien Commun, l'intelligence collective.....</b>	<b>32</b>
Le bien commun.....	33
Rôle de l'Etat et déresponsabilisation des citoyens.....	35
Le bien commun sur un territoire .....	36
Penser ensemble le territoire à moyen et long terme .....	36
La place et le rôle du politique .....	39
L'intelligence territoriale au service des décideurs locaux .....	39
Vivre ensemble, pratiquer ensemble.....	41

# Ouverture du colloque

Par **Josiane Beaud**, Première adjointe au Maire de la ville de Chambéry.

Je tiens à saluer cette excellente initiative, originale et innovante, qui consiste à rassembler à la fois des montagnards et des marins pour essayer de croiser les regards experts de ces personnes confrontées à un certain nombre de questions similaires – le risque notamment –, qui sont aussi extrêmement proches de la nature et qui soutiennent et portent en général une citoyenneté.

Je pense que Chambéry se félicite de recevoir ce colloque. Chambéry, c'est la capitale de la Savoie mais c'est aussi la capitale de la montagne. Chambéry se situe au coeur de tout ce sillon alpin qui dessert les Alpes du Nord et qui porte une marque profonde de la montagne. Pour nous ici, à Chambéry, la montagne, c'est un point majeur, pas seulement touristique, mais aussi économique. Le soutien de Chambéry au Pôle Montagne a pour objectif d'essayer de relever tous les défis de demain qui nécessitent des mises en relations entre des professionnels économiques et l'ensemble des spécialistes de la montagne.

Je voudrais saluer, en tant que chambérienne, les marins qui nous ont rejoints pour ce colloque et je voudrais particulièrement les remercier.

Je pense que ce colloque original est particulièrement bienvenu au moment où va s'ouvrir dans quelques jours la COP21 parce que je crois que navigateurs, alpinistes, skippers, gardiens de refuges, explorateurs, artistes du vide, vous avez tous en commun le fait d'être proche de la nature, de la connaître, de la faire respecter. Je pense que lors de ce colloque, vous allez sûrement découvrir plein de choses, plein d'idées, mais aussi certainement, beaucoup de points communs entre vous qui portez, qui essayez de défendre, et d'expliquer ce qu'est la montagne et ce qu'est la mer.

Bon travail !

# Propos liminaires

**Guy Chaumereuil** De quoi s'agit-il ? D'entendre la parole des montagnards et des marins sur trois sujets de société, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont pas en dehors de l'actualité. Deux d'entre eux, notre rapport au risque et la recherche d'une intelligence collective pour assurer le vivre ensemble font évidemment écho à ce que nous vivons depuis une dizaine de jours (*NDLR : les attentats de Paris*). Le troisième, le rapport de l'Homme à la nature, à son environnement, résonne également à quelques jours de l'ouverture de la COP21.

Faire s'exprimer des marins et des montagnards sur ces trois sujets, c'est en appeler à leur histoire, à leur vécu, à leur réflexion, à leur expérience spécifique bien sûr de montagnard et de marin, mais c'est surtout leur demander de mettre cela en résonance avec leur état de citoyen, comme vous et moi, et de nous apprendre ou de nous ré-apprendre, en partant d'eux, sur nous-même.

Et si leurs paroles viennent des hauteurs ou du large, c'est pour mieux questionner chacun d'entre nous, chacune d'entre nous, ce que nous vivons ici, chaque jour, dans notre ville ou notre village, notre rapport à l'autre, au travail, dans notre entourage, dans nos peines, dans nos peurs, comme dans nos espoirs.

Irriguer nos débats de société par la parole des montagnards et des marins venus des hauteurs ou du large, voilà notre projet.

## **Aide à la lecture**

*Ce document est essentiellement composé des propos des intervenants des rencontres. Seuls les passages en italique ont été ajoutés par l'auteur des actes.*

# Une société sans risque, un risque pour la société ?

## Animateur

*Guy Chaumereuil*, président de Montanea

## Intervenant

*Cécile Martha*, MCF à l'UFR STAPS de l'Université d'Aix Marseille

## Invités

*Frédéric Le Peutrec*, navigateur et skipper

*Tancredi Melet*, artiste du vide

*Bernard Amy*, chercheur et président de l'OPMA

*Dominique Gasquet*, géologue, directeur de l'UFR-CISM de l'Université de Savoie Mont Blanc

*Blaise Agresti* (enregistré en vidéo), directeur commercial monde, Petzl

*Camille Jullien et Cédric Vérollet*, gardiens du refuge d'Ambin

## La notion de risque, moteur ou frein d'une société ?

## Engagement individuel et collectif

## Une société de confiance ou de défiance ?

## Introduction

*Guy Chaumereuil* Le risque : pourquoi ? Comment ? Utile ? Nécessaire ? Pas utile ? À éviter ?

*Les expériences de marins et de montagnards viendront éclairer les différentes dimensions du*

*risque. Ils nous aideront à comprendre en quoi le risque peut être nécessaire pour l'individu, pour la société et à quelles conditions.*

# Le risque et ses multiples dimensions

## **Cécile Martha**

**Le risque est un concept ambivalent quant à savoir s'il est positif ou négatif.** On va voir qu'il comporte évidemment ces deux faces. La face négative fait écho à la survenue de dommages potentiels et la face positive du risque témoigne que le risque peut être source d'évolution, d'innovation et de bien-être.

**Collectivement, on se représente plutôt négativement** les grands risques technologiques, industriels, sanitaires, ceux liés à l'alimentation, aux épidémies et à la société en établissant des normes, des contrôles administratifs, même s'il faut préciser que cette perception et la réaction de la société face à ces risques sont éminemment culturelles.

**À la fin du XXème siècle a été intégré dans la politique de gestion des risques, le fameux principe de précaution,** que l'on peut grosso modo résumer par l'idée suivante : en l'absence de preuve tangible, ou lorsqu'un doute scientifique existe quant à la possibilité d'un dommage important, grave et irréversible, mieux vaut se protéger, voire s'abstenir.

Donc, ce principe est d'une part accusé d'engendrer des précautions exagérées et

d'autre part, et ça on pourra en débattre tout à l'heure, il est peut-être accusé de mettre à mal la liberté d'entreprendre. Il suffit d'observer un peu l'histoire pour constater que les avancées et les innovations majeures pour l'homme ont vu le jour grâce à une exposition au risque, dont forcément la face négative a dominé tant que l'issue a été désastreuse

**A notre échelle d'individu,** on pourra parler plus tard de la face négative du risque. Quant à **la face positive, elle est si évidente qu'elle ressort sous forme de citations, de proverbes,** qui nous rappellent que le plus grand risque à prendre est de ne pas prendre de risque du tout. Si on ne risque pas sa vie, on ne vit pas.

Pour Rudyard Kipling :

« Rire, c'est risquer de paraître fou »

« Pleurer, c'est risquer de paraître sentimental »

« Tendre la main, c'est risquer de s'engager »

« Vivre, c'est risquer de mourir »

Mais nous devons en prendre le risque.

**Le risque constitue un moteur pour l'individu et pour la société.**

## **Risque immédiat vs risque d'engagement à l'échelle d'une vie**

**Bernard Amy** Il y a risque et risque. Il n'y a pas le même risque, il ne faut pas le même courage pour aller affronter un sommet ou pour aller par exemple travailler tous les jours et être responsable d'une entreprise. Ce n'est pas le même type de risque, ce n'est pas le même type de courage. Pour moi, je pense qu'il faut être beaucoup plus courageux pour entreprendre et faire marcher une entreprise que pour aller affronter un sommet.

**Frédéric Le Peutrec** Je suis complètement d'accord, c'est les marins-pêcheurs en mer pour moi.

**Bernard Amy** Dans la montagne, c'est ce qui fait la différence entre l'alpiniste amateur et le guide.



# Prendre le risque de faire un choix de vie

## Un engagement fort

*Prendre des risques, c'est parfois un engagement fort, celui de faire un choix de vie qui implique l'individu, le couple, la famille et qui peut avoir des conséquences économiques.*

**Cécile Martha** Il y a risque et risque, le risque immédiat n'est pas le même que le risque d'engagement, de changement de vie.

**Cédric Verollet** Je pense que pour tous les deux (NDLR : lui-même et sa compagne, tous deux gardiens de refuge) il y avait quand même une recherche de sens et c'est vrai que notre activité professionnelle antérieure, malheureusement comme beaucoup de monde aujourd'hui se résumait à être derrière un écran et le contact avec la nature, avec le vrai sens des choses commençait à nous manquer alors que ça ne faisait que quelques années qu'on commençait cette vie professionnelle et on s'est demandé si on allait tenir longtemps. Ça a été un des éléments déclencheurs, ce quotidien qu'on allait devoir vivre et on s'est demandé si on allait supporter ça.

**Camille Jullien** Aujourd'hui le métier de gardien de refuge il a un réel sens. Alors je ne sais pas si on peut dire politique mais ça représente un réel engagement au niveau de notre vie de citoyen en milieu montagnard parce que c'est un métier qui a des grosses implications sur notre vie personnelle, c'est un métier qui représente énormément de contraintes et c'est dans ces contraintes que je

m'épanouis et que je donne vraiment du sens à l'activité professionnelle que j'exerce.

**Frédéric Le Peutrec** Déjà je rejoins complètement Camille et Cédric, le risque qu'on prend dans nos choix de vie, il va de soi que j'ai réussi, en tant que marin, à gagner ma vie pendant 30 années à travers le fait de faire de la compétition en voile. Mais au départ, c'est un

**pari, une aspiration profonde, une envie de rupture, laisser libre cours à quelque chose qu'on a en soi, un petit travail d'intériorité, de se dire « à quoi j'aspire vraiment ? », la voile c'est quelque chose que j'avais envie de pratiquer, donc j'ai pris le risque de me balancer en aventure et de gagner ma vie à travers le bateau.**

Ça été une demi-journée de réflexion, face à face avec moi-même, à me demander vraiment ce que je foutais là, est-ce que j'aspirais

vraiment à travailler en tant qu'architecte, est-ce que j'avais envie de me balancer en aventure ailleurs et je suis ressorti de cours en étant convaincu que je n'y remettrai plus les pieds.

**Tancrede Melet** En fait à la base, j'ai une formation d'ingénieur, comme les autres intervenants de cette table ronde, je ne me voyais pas passer ma vie devant un ordinateur et je voyais des collègues qui avaient dix ans de plus et je me projetais en disant « tout, mais pas ça ». Et finalement, c'était très dur de faire la démarche d'ailleurs de démissionner, je m'en souviens, parce qu'avec un diplôme d'ingénieur en poche, on te dit que tu vas gâcher ta vie.

Ces pratiques-là je les ai vraiment faites dans cette soif de liberté et de découverte mais pas du tout dans une logique économique, parce que justement, j'étais dans cette recherche d'aller contre le système, anti-système, anti-sponsor on va dire, éviter d'avoir des contraintes.

## Risque économique

**Cédric Verollet** Changer de refuge a représenté une prise de risque économique, on est parti d'un refuge où on était installé, avec de la sécurité, avec un accès 4x4, donc de la facilité d'exploitation. Là on est parti pour un établissement plus petit, plus incertain, donc effectivement, une vraie prise de risque économique.

**Tancredi Melet** D'ailleurs le trailer du film qu'on vient de voir (*NDLR : sur ce que nous réalisons avec les Flying Frenchies*), c'est un troisième film, c'est la fin de cette période où on n'a pas besoin d'avoir de logique économique, où je vis sur mes économies et on gravite autour d'un monde où il y a tout un tas de gens qui s'investissent parce qu'ils sont bénévoles et qu'ils sont passionnés. Maintenant par contre, je suis dans une

démarche pour essayer de trouver une économie autour de tout ça, donc ça change un peu le discours.

## Risque familial

**Camille Jullien** C'est vrai qu'avec la vie de famille qui a commencé il y a quelques années en parallèle à la vie professionnelle en refuge, il y a des questions qui se posent, des contraintes qui arrivent, un calendrier saisonnier qui est difficilement compatible avec le calendrier scolaire malheureusement. On se rend compte que ce n'est pas simple tous les jours et quand il y en a un qui se pose des questions il emmène forcément un peu l'autre avec lui, donc ce n'est pas évident.

# Les paramètres du risque en mer / en montagne

*Les risques peuvent être de différentes natures en mer ou en montagne. Ils restent toujours complexes, les paramètres à prendre en compte étant multiples.*

## En mer

**Frédéric Le Peutrec** Donc physiologiquement il y a un tas de choses qui se passent, c'est très violent, les adaptations sont très compliquées parce que le bateau est en carbone, à l'intérieur quand il fait chaud, il fait 40°C avec une saturation, un taux d'humidité très élevé et quelques jours après, par les phénomènes de palier météo, en quelques jours on bascule dans les dépressions qui circulent autour de l'antarctique et là il fait entre 0 et 5°C avec la température de l'eau à peu près au même niveau. Donc psychologiquement, il y a des difficultés qui peuvent générer des conflits, ça peut arriver.

## Le risque de tomber, tomber à l'eau

Il y a le risque plus médiatique que réel qui est de tomber à l'eau. Ça c'est un vertige, c'est comme tomber en montagne parce qu'on est au bord de la falaise, ce n'est pas parce qu'on est au bord du pont qu'on va se jeter par-dessus bord. L'obsession et tous les gestes induits à bord tiennent compte du fait qu'il ne faut absolument pas tomber à l'eau.

## Les risques de l'autonomie

Après, c'est des risques de blessure, c'est les risques de l'autonomie. Toutes les activités en autonomie, même si le secours peut être attendu, on sait qu'il y a des endroits sur le globe où le secours est inenvisageable et que de toutes façons il va falloir organiser des conditions d'attente et sur un bateau qui ne s'arrête pas.

## En montagne

**Tancrede Melet** C'est ça vraiment qu'on m'a appris, depuis tout petit, c'est savoir appréhender le risque mais ça reste très dur encore aujourd'hui parce qu'il y a tellement de paramètres et c'est tellement complexe que c'est très dur de l'évaluer et de se dire, « bon maintenant, aujourd'hui, je suis sûr que ça j'en suis capable, traverser une highline sans protection, les conditions météo sont réunies, j'ai bien dormi, j'ai bien mangé, il n'y a aucune perturbation extérieure qui va me déconcentrer, j'en suis capable ».

## Les risques naturels

### Echelle de temps et risque collectif

**Dominique Gasquet**

Effectivement, l'anticipation, c'est quelque chose qui a disparu un peu de notre culture. Quelqu'un tout à l'heure a dit qu'on était dans une société d'assurance et donc quand on voit ces phénomènes naturels, qui ne sont pas toujours à l'échelle d'une vie d'un homme, ça surprend toujours.

Oui, les risques naturels doivent devenir un questionnement de société. On n'est plus dans un risque individuel, c'est un risque collectif, des collectivités aussi. On doit avoir un questionnement non pas à l'année près mais à 20 ans, 50 ans, 60 ans, donc c'est une échelle de temps qui est un petit peu différente.

Et on a vu cette année avec une année particulièrement chaude, un peu partout dans les Alpes, près de Chamonix mais aussi en Italie et en Suisse, des écroulements spectaculaires. On a même vu des voies qui ont été interdites ou des accès aux refuges qui ont été interdits aussi. Là ça a des impacts qui sont assez rapides. Il va falloir prendre en compte ce réchauffement mais aussi le réchauffement qui provoque des crues assez soudaines, dans des torrents de montagne aussi. Les phénomènes sont plus brutaux.

**Par rapport au risque naturel, moi je pense que le réchauffement climatique et le réchauffement du permafrost, c'est quelque chose qui va avoir beaucoup de conséquences pour la suite.**

## Pourquoi le risque ?

*La prise de risque, lorsqu'elle est raisonnée, peut prendre un sens profond, lié à la quête de soi, à la construction de son identité.*

**Cécile Martha** Le plus grand danger dans la vie est de ne pas risquer et, in fine, en nous disant, celui qui ne risque rien, ne fait rien, n'a rien et n'est rien.

Si on se réfère à la pyramide de Maslow, les besoins de base sont aujourd'hui satisfaits par nos sociétés protectrices. Alors, les autres besoins, au sommet de la pyramide, deviennent fondamentaux : ce sont les besoins de réalisation de soi, d'accomplissement, de reconnaissance, et ces besoins nécessitent une forme de prise de risque pour être satisfaits.

**Le risque participe même à la construction de l'identité**, surtout chez les jeunes et il est un vecteur indéniable de reconnaissance sociale.

Le risque est source d'accomplissement, de réalisation de soi.

Le risque peut également nourrir un besoin existentiel, lorsqu'il rend tout son sel à l'existence. Jon Krakauer, on parlant de l'alpinisme évoque ce besoin. Il écrit que les dangers inhérents à cette activité lui conféraient un caractère sérieux qui faisait douloureusement défaut au reste de sa vie.

Dans la même veine le risque est essentiel pour certaines personnes parce qu'il répond à un besoin, en partie biologique, d'éprouver des sensations fortes.

### Importance de la quête de liberté

**Blaise Agresti** La prise de risque est une bonne chose quand elle a du sens par rapport à une évolution. **Les premières montagnes ont été conquises au même moment où ont été conquises les libertés des sociétés démocratiques modernes.**

Donc aujourd'hui, aller dans des univers où il y a du risque mais parce que c'est un lieu où **on a une quête de liberté qui est profonde, ça a du sens**, mais encore faut-il revenir aux origines de la pratique de la montagne.

### L'alpinisme comme laboratoire de la quête de soi à partager

**Guy Chaumereuil** On comprend bien que la société a besoin de prise de risque pour progresser mais en quoi la prise de risque en alpinisme peut-elle faire progresser la société ?

**Blaise Agresti** Moi je le mets dans le voyage intérieur, ce chemin dans la conquête de ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain, c'est cette capacité à faire un pas en avant. D'avoir **l'alpinisme comme un laboratoire de cette quête de soi**, de

### La montagne comme terrain de jeu : évidence et esthétique

**Tancrede Melet** Donc en fait ça s'est fait naturellement et la montagne est un sacré terrain de jeu, donc une fois qu'on a grimpé une falaise, on se dit que ça serait sympa de décoller de là-haut pour redescendre plus rapidement, puis ensuite on se rend compte que sauter des falaises avec des parachutes, ça va plus vite. Que faire des sauts pendulaires ou installer des slacklines entre des sommets, ça suit aussi une certaine logique d'esthétique. Et ces activités que sont la hipline et le BASE-Jump, qui sont un peu mes deux activités de prédilection avec pas mal d'autres, on a la chance que ce soit visuel et très esthétique à l'image.

cet alignement de cette intériorité, on peut retrouver une accroche assez solide au sens de la pratique de l'alpinisme.

**Guy Chaumereuil** C'est une démarche finalement à valeur universelle, qui va bien au-delà de l'alpiniste, qui peut nous intéresser tous.

**Blaise Agresti** Pour peu qu'on arrive à le partager et que les alpinistes acceptent de parler aux autres et que ça ne soit pas non plus un univers qui vit entre soi, qui se raconte des histoires entre soi. **Si on ne partage pas ce bien universel, ce bien commun, personne ne le sait, donc il n'a aucune valeur.**

## Le mythe d'Icare

**Bernard Amy** Je vais faire un petit détour par les images que nous a montrées Tancredi. La figure mythique de l'alpiniste, ce n'est pas Sisyphe, c'est Icare. Les images le montrent très très bien. Il faut se souvenir qu'Icare s'est échappé du labyrinthe. Il faut se souvenir que le labyrinthe était construit par Dédale, le père d'Icare, donc Icare, en plus, a fui l'image paternelle et ça, pour moi, c'est l'alpiniste en fait. Et pour fuir tout ça il a choisi la troisième dimension. Paul Keller aurait dit, « il a donné de l'épaisseur à son existence » et donc il a été l'un des premiers qui a pris le risque de l'altitude.

## Pourquoi chercher le risque en montagne ?

**Bernard Amy** Ce qui est important c'est que cette expérience de se sentir au-dessus des autres, au-dessus du monde d'en bas, et qui, pour moi, rend plus fort, est lié à ce qu'on appelle la **valeur symbolique de l'altitude** et de la tension. L'être humain a toujours tendance à donner une valeur positive à ce qui est en haut,

à ce qui monte, à ce qui est au-dessus et une valeur négative à ce qui est en bas, à ce qui est la descente vers le bas. Cette pensée symbolique est très importante parce qu'elle nous vient très loin dans l'histoire de l'espèce humaine.

Je ne vais pas vous faire un cours de neurologie mais il se trouve que quand notre cerveau cherche à interpréter toutes les images perceptives, en particulier visuelles, il ne le fait pas dans les aires primaires perceptives, il le fait dans les aires spécialisées que l'on appelle associatives, c'est-à-dire que toute donnée perceptive est interprétée en fonction des données perceptives primaires et de toutes les autres données perceptives. Et, en particulier pour les images visuelles, notre cerveau utilise pour interpréter ces images visuelles dans les aires associatives, les données qui viennent des aires auditives, olfactives, tactiles, mais aussi, des données qui viennent des muscles du cou. Et pour moi c'est la donnée, parce que ça veut dire que vous interprétez les images visuelles selon que vous levez la tête ou que vous la baissez.

**Cette donnée interprétative déclenche dans notre cerveau tout un mécanisme dans ce que j'appelle l'inconscient collectif qui associe au bas tout ce qui est faible et au haut tout ce qui est fort.**

## Rapport à la mort

**Tancredi Melet** Mais bien-sûr qu'il y a un questionnement sur la mort et bien-sûr qu'il y a une recherche de se pousser à ses limites et finalement ça peut être une recherche de curiosité poussée à l'extrême, sur le questionnement même de l'existence, qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la mort.

## Le paradoxe d'une médiatisation des activités à risque dans une société sécuritaire

*Un équilibre est à trouver entre, d'un côté, la prise de risque et les coûts que cette prise de risque implique et, de l'autre, le partage du sens – individuel et collectif – construit au travers du risque.*

### Schizophrénie de la société

**Guy Chaumereuil** Schizophrénie de nos sociétés qui sont à la fois assurantielles et dans lesquelles on loue le libéralisme économique qui suggère évidemment une grande liberté d'entreprendre.

**Cécile Martha** Certains risques dans notre société sont valorisés, voire glorifiés, en corollaire du culte de la performance et du jeunisme.

Nul doute que la mise en scène du risque est un facteur démultipliant le risque et incitateur de jeux aux limites pas toujours raisonnables.

**Frédéric Le Peutrec** C'est complètement schizo. On reçoit souvent des messages d'encouragement pour notre courage à affronter tout ça, et puis quand un pépin survient et qu'il est au-delà de ce qu'on espérait, on nous renvoie dans la gueule notre inconscience, tout le temps. Voilà, c'est permanent.

### Valorisation du risque sur les CV

**Cédric Verollet** J'ai l'impression qu'on est très cloisonné dans le milieu professionnel en France, mais peut-être dans la vie en général et on évolue par strate ou par case. Pour nous, c'est vrai, il a fallu en quitter une, refermer un peu une porte derrière soi. Or, le nouveau choix que nous avons fait d'être gardien de refuge, ce risque qu'on a pris, c'est qu'aujourd'hui ça peut être quelque chose qui peut être valorisé sur un CV. C'est la grande mode des CV à compétences plus qu'à parcours : donc est-ce que ce type de risque est reconnu aujourd'hui, c'est quelque chose qui nous intéresse, parce qu'on avance

dans la vie et la transversalité de ces compétences

### Les assurances

**Cécile Martha** Une autre illustration de la société moteur pour le risque, de manière paradoxale et involontaire, c'est lorsqu'elle **génère du risque à force de générer de la sécurité. A travers le phénomène de déresponsabilisation** pour commencer. Un premier exemple de risque issu de la déresponsabilisation des gens se trouve dans le rôle des assurances, car le principe même des assurances, c'est de passer d'une responsabilité individuelle à un système de conséquences partagé par tous, donc dilué.

**La notion d'homéostasie du risque est importante.** Car contrairement à ce qu'on pourrait penser, le risque et la sécurité ne sont pas antinomiques puisque **l'augmentation de la sécurité d'un côté peut conduire à des risques plus élevés de l'autre côté.**

**Frédéric Le Peutrec** Lorsqu'on a eu un gros pépin, on avait tous les numéros de téléphone nécessaires, on avait le président de Groupama à l'époque, qu'on a prévenu tout de suite et qui nous a dit « les gars, récupérez tout ce que vous pouvez, on y retourne ». En gros, avant de chercher les responsables et les responsabilités qui nous avaient amenés à cet échec, le message qu'il nous faisait passer c'était **entrez, on assure**. Et ça c'était quelque chose de très, très fort. Ce qui fait que le projet ne s'est pas arrêté. On avait un bateau cassé, disloqué sous les pieds mais on était déjà dans l'idée de la reconstruction, déjà dans l'idée du projet suivant, l'équipe était solidaire et complètement impliquée.

## Créer le questionnement par l'image

**Tancredi Melet** Ce qui est sûr c'est que... c'est pour ça que j'ai la prétention de me définir

comme un artiste, c'est que j'aime bien, et je pense tous les copains qui gravitent autour de tout ça, **on aime bien provoquer des questionnements, provoquer des peurs chez les gens.**

### Le Pacte Social

**Blaise Agresti** J'ai toujours cherché à trouver l'équilibre pour ne pas avoir ce discours stigmatisant autour de la prudence, de la prudence stérile

On tombe souvent dans la caricature quand il y a un gros accident avec beaucoup de morts, on est d'abord dans l'événement, les morts, les liens de causalité avec la responsabilité éventuelle d'un guide, d'un encadrant, et souvent ça s'arrête là. On ne peut pas enclencher une démarche pédagogique pour essayer d'expliquer pourquoi ça avait du sens, y compris quand il y a eu des conséquences funestes.

Mais la réalité, le grand public en général et le fait que le secours en montagne soit autant médiatisé a largement contribué à dégrader ce que j'ai appelé le pacte social entre la société et les pratiquants de la montagne. Le grand public qui ne pratique pas est beaucoup dans l'incompréhension de pourquoi les gens prennent ces risques-là.

Le pacte social il est assez clair parce qu'il faut voir qu'il y a un coût derrière le risque, alors là je redeviens l'ancien gendarme. C'est qu'aujourd'hui quand vous mettez en œuvre une ressource dédiée de 380 gendarmes, 220 CRS, 600 pompiers, des hélicoptères, des gens qui s'entraînent et parfois se tuent, il y a un coût social qui est important, donc ce coût qui a été évalué par la cour des comptes des secours en montagne, il faut le mettre en relation de l'exposition : **quand il y a un équilibre entre l'exposition et les coûts qui sont générés par ça, je dis que le pacte social est équilibré.**

Or, aujourd'hui, je trouve qu'il est déséquilibré parce que les gens n'acceptent plus de payer pour ce qu'ils appellent des inconscients, parce qu'on est incapable, nous, la communauté des montagnards, d'expliquer en quoi ça a du sens, et en quoi ce coût social est somme toute assez modéré par rapport aux enjeux.

*Gérer le risque, c'est apprendre à connaître le milieu dans lequel on évolue, c'est apprendre à connaître les risques inhérents à ce milieu, c'est apprendre à se connaître, soi. Mais apprendre, c'est aussi prendre un risque, le risque de s'éloigner de ce que l'on connaît.*

## Education au risque

**Cécile Martha** Est-ce que l'on veut éradiquer les risques, ce qui semble être un vœu pieux, ce n'est même pas souhaitable. Ou est-ce qu'on veut **chercher à éduquer à une prise de risque raisonnée**. Car on sait qu'il y a des comportements à risque qui ne sont ni raisonnés, ni raisonnables et deviennent forcément un frein pour la société.

Comment faire pour éduquer à cette prise de risque raisonnée ?

**L'idée générale est de communiquer ; communiquer auprès d'un public large.** A propos notamment des facteurs humains, les facteurs humains qui ont un rôle dans les décisions absurdes que l'on peut être amené à prendre. Et en corollaire des accidents qui peuvent survenir. Il s'agirait aussi d'amener les pratiquants à réfléchir sur leurs propres limites au regard de ces facteurs humains.

Il y a notamment l'excès de confiance qui lui-même est lié à notre expertise, à nos petites habitudes, à notre familiarité avec le milieu. Il y a aussi les effets de distraction, les biais cognitifs.

**Utilisons notamment les conférences locales, partageons systématiquement les expériences et les témoignages d'accident mais aussi de « presque accident », les incidents qui n'ont pas donné lieu à un accident réel et fatal mais qui ont failli donner lieu à cet accident. Ce partage**

d'expérience et de témoignage se fait depuis longtemps dans la communauté des BASE-jumpers. De manière récente, la FFME insuffle aussi ce partage d'expérience avec son outil sur Internet qui s'appelle le REX.

## Connaître le risque pour l'anticiper

**Cédric Vérollet**

**Je crois que la notion clé sur le risque, c'est de le connaître, pour « l'affronter »** et nous c'est ce qu'on essaye de transmettre à nos enfants

**Bernard Amy** Il me semble que de manière générale, **à chaque fois qu'on affronte un risque, il faut prendre conscience du risque.**

Il est très facile, par exemple, au ski, de sortir de la piste, il est beaucoup plus difficile d'apprendre ce qu'il y a de l'autre côté de la barrière. **Avant d'affronter le hors-piste il faut connaître le milieu, il faut connaître la neige, il faut connaître ce qui peut arriver.**

**Frédéric Le Peutrec**

**Donc la gestion du risque c'est d'abord accepter qu'il existe et en parler, mettre des mots sur ces choses-là.**

A propos du chavirage, on organise même l'ergonomie du bateau pour pouvoir s'imaginer le monde à l'envers et donc

avoir des choses qui seront hors d'eau et qui sont nécessaire à notre survie, qui permettent la communication, etc. **Répéter les situations en collectif. Se projeter dans la situation d'incident, de blessure.** On a tous une formation qu'on répète dans les grands départs, une formation de premiers secours.

Se préparer au risque aussi c'est se mettre en marge de la panique de l'inhibition complète, c'est se préparer à des situations où on reste actif, on reste en intelligence, on reste réflexif.



La panique est paralysante donc, ne pas se préparer à un risque, c'est prendre le risque pour le coup de voir débouler l'incident, l'accident et d'être complètement scotché parce que n'étant pas réactif l'émotion prend le dessus et on n'a pas répété les gestes ou l'action nécessaire pour se remettre en action.

## Se connaître pour maîtriser le risque

**Tancrède Melet** En fait, je pense que quand j'étais petit, on m'a appris à apprendre

**Je pense que c'est ça l'important, c'est d'arriver à s'estimer à sa juste valeur.** Ne pas se surestimer parce que c'est là qu'on va prendre le risque de trop et on va aller à l'accident ou à la mort parce qu'il faut en parler aussi. Mais ne pas se sous-estimer non plus parce que finalement ça fait tout un tas de personnes qui sont dans un boulot qui ne leur plaît pas, qui deviennent aigris, qui dépriment et qui fait cette espèce de morosité ambiante qu'on retrouve aussi dans notre société.

J'ai encore répondu il y a trois jours, au festival du film d'aventure de La Rochelle, à une question d'une petite fille de 5 ans qui demandait « mais combien de temps il faut pour sauter dans le vide comme ça » et on lui a répondu avec nos âges respectifs. J'ai tendance à dire, 32 ans, c'est plutôt le travail... mais on s'en rend pas compte, tout ça est fait de manière tellement naturelle. Mais **c'est un travail qui est fait depuis le berceau** et aussi grâce aux parents et à l'éducation qu'ils mettent en place, qui nous donnent des billes et évidemment avec les formations qu'on a par la suite et évidemment que ce diplôme d'ingénieur m'a servi, même si je n'ai travaillé que 5 ans dans l'industrie, il me sert aujourd'hui pour

calculer par exemple ces forces en jeu dans la catapulte.

## Education par le risque

**Cécile Martha** Regardons de plus près ces bénéfiques qu'apporte la prise de risque. Tout d'abord, une fonction d'apprentissage évidente

**Tout petit, c'est en acceptant le déséquilibre que l'on apprend à marcher**, à faire du vélo, plus tard c'est en acceptant de commettre quelques maladroites au volant que l'on apprend à conduire. Rappelons-nous ce que nous dit Nietzsche : « **ce qui ne me tue pas, me rend plus fort** ».

**Bernard Amy** « Ce qui ne me tue pas, me rend plus fort ». On la retrouve dans des articles récents, dans des livres récents. J'avais noté que Stéphanie Bodet a écrit, « Pour atteindre des instants de grâce, il faut prendre tous les risques. »

## Risque et tension, stress

*Est-ce que pour vous ce risque ça crée de la tension ? Est-ce que risque = tension ?*

**Camille Jullien** Ça crée de l'incertitude mais en même temps, c'est aussi ce qui nous donne envie de continuer et d'avancer.

*Est-ce que ça veut dire qu'il faudrait être toujours en éveil, donc toujours en stress ?*

**Frédéric Le Peutrec** Bah non c'est tout le contraire, quand on a envisagé les risques – à des degrés divers – quand on les envisage, quand on y réfléchit, quand on agit en conséquence, quand on s'y prépare, je ne ressens plus de stress, ou alors un stress positif.

*Les dimensions du risque sont multiples. Il peut être individuel ou collectif, immédiat ou à l'échelle d'une vie, constructif ou destructeur, etc.*

- ❖ *Les invités ont présenté leur engagement dans une voie les amenant à prendre le risque de vivre, leurs activités s'inscrivant dans une forme de quête de soi, de construction d'identité.*
  
- ❖ *Malgré la noblesse de ces formes de prises de risque, la société entretient souvent un rapport ambivalent aux risques et aux activités à risque. Si la capacité à gérer des risques peut être valorisée sur le CV, les activités sportives à risques sont décriées au moindre incident, interrogeant le coût des secours porté par la société. Face à cela, il appartient aux alpinistes et aux marins de mieux communiquer sur l'utilité de leurs activités. Trop souvent dans un entre-soi, ils semblent avoir des difficultés à s'ouvrir aux autres et à partager le sens de leur pratique.*
  
- ❖ *Pourtant, le risque est une école de vie. D'une part, tout apprentissage passe par une certaine forme de prise de risque et, d'autre part, gérer le risque implique de connaître le risque – pour l'anticiper – et de se connaître – pour anticiper ses propres réactions.*
  
- ❖ *Les institutions, que sont l'école, les fédérations ou encore la famille, ont donc tout intérêt à éduquer à une prise de risque raisonnée.*

# Le rapport de l'Homme à la Nature définit-il la nature de l'Homme ?

## Animateur

*Muriel Faure*, directrice de la GTA

## Invités

*Louis-Marie Blanchard*, explorateur et botaniste

*Jean-Paul Bozonnet*, chercheur associé PACTE CNRS, Sciences Po, Université de Grenoble

*Christophe Dumarest*, alpiniste

*Alain Lutz*, professeur de lettre et écrivain

## Intervenant

*Catherine Chabaud*, navigatrice, journaliste et présidente de l'association Innovations Bleues

*Yves Paccalet*, écrivain, philosophe, journaliste et naturaliste

*Albert Tourt*, président de la coopérative laitière de Haute-Maurienne, président de la SEA 73 et membre de la Chambre d'Agriculture Savoie Mont-Blanc

*Evrard Wendenbaum*, explorateur, président de Naturevolution

## L'imaginaire et le réel

### La nature : s'en servir ou pas ?

### Le droit à l'évasion

### Vers une nouvelle harmonie ?

## Introduction

*Muriel Faure*

L'idée de cette table ronde est de voir comment les histoires personnelles, les parcours, les expériences, les analyses, les réflexions de chacun de ces montagnards, ces pratiquants de la mer pourront éclairer notre rapport à la nature.

On a une thématique qui n'est pas évidente qui est comment notre rapport à la nature définit la nature de l'homme. Au-delà de cette question assez philosophique, chacun viendra témoigner des engagements qu'il prend, la façon dont chacun construit son expérience en mer, en montagne.

# Cycles et équilibres subtils de la nature

*La nature, ce sont des cycles, des équilibres subtils, souvent fragiles. L'homme fait partie intégrante de cette nature qu'il contribue parfois à déstabiliser et devant laquelle il arrive qu'il se sente responsable.*

## Grands cycles et équilibres

**Catherine Chabaud** La nature c'est du minéral, c'est du végétal, c'est de l'animal et l'homme est de l'animalité, donc l'homme est au cœur de la nature. C'est aussi des éléments qui interagissent, des écosystèmes, une évolution qui s'est complexifiée depuis le big-bang. Dans la nature il y a du hasard et de la nécessité, il y a de l'instinct et de l'intelligence, il y a de la vie et de la mort, il y a de la vie et de la survie et on connaît ça quand on est marin ou montagnard. **Il y a des cycles.** Il y a aussi **des événements qui empêchent ces interactions** entre tous ces éléments, entre ces écosystèmes. **Tout ça c'est terriblement fragile, c'est un équilibre subtil.**

Je vais vous donner un exemple : la vie en mer se reproduit dans la frange littorale, à la sortie des estuaires et la mer, pour vivre, les écosystèmes, pour se reproduire, ont besoin de métaux lourds, de nutriments. Donc la mer se

nourrit de la terre. Malheureusement, quand on la nourrit trop, eh bien ça déséquilibre complètement les écosystèmes.

L'homme fait partie de cet univers mais souvent il s'en éloigne, ou alors au contraire, il n'a pas eu la chance de connaître la nature.

## Les écosystèmes du Makay

**Evrard Wendenbaum** Ce massif du Makay (NDLR : à Madagascar), c'est vraiment des tous petits écosystèmes isolés les uns des autres. C'est un relief de forteresses complètement infranchissables, ce qui a protégé les écosystèmes qui sont à l'intérieur de toutes les invasions extérieures, de toutes les dégradations, excepté celles qui viennent des populations locales. Mais ce qui est hallucinant c'est que **dans chaque canyon, on a des écosystèmes différents**, on a une faune et une flore différentes, on arrive à trouver des poissons qui sont micro-endémiques, c'est-à-dire non seulement ils sont endémiques de Madagascar, mais ils sont endémiques du Makay et **ils sont même endémiques de certains petits canyons du Makay.** Donc **c'est assez magique, c'est comme un laboratoire de biodiversité.**

## L'homme et la planète

**Yves Paccalet** Quand je suis né, en 1945, il y avait 2,5 Milliards d'êtres humains sur la Terre. Aujourd'hui, on est 7,5 Milliards, c'est-à-dire, **trois fois plus nombreux**, dans le cours d'une seule existence. **Avec des besoins qui sont évidemment renforcés**, avec une augmentation de la consommation d'énergie, de matière première, de

## Composer avec la nature

**Catherine Chabaud** Au travers de mes expériences de course au large, je me suis rendue compte qu'on n'avait pas été conçu pour aller en mer, surtout dans les mers du sud. Quand on est dans la tempête on sent parfois qu'on est juste toléré.

La mer n'est pas qu'un terrain de jeu.

**La mer, on compose avec.** Je déteste qu'en interview on me dise « oh là, là, vous avez dû lutter contre les éléments ». On ne lutte pas contre la mer, on est obligé de composer avec, parce qu'elle est bien, bien, bien plus forte que nous. Et c'est justement parce qu'on est à la recherche de cette harmonie, de cet équilibre avec la mer qu'il faut arriver à bien manœuvrer son bateau, à bien jouer avec les dépressions, les anticyclones, à comprendre comment tout ça fonctionne. Du reste, quand on a compris, on a un vrai sentiment d'harmonie.

**Quand on s'immerge dans la nature, quand on est marin ou montagnard, on apprend à composer avec elle.**

matière agricole et ainsi de suite. **Si on veut arriver à rétablir une certaine harmonie de la présence de l'espèce humaine sur la planète avec cette planète elle-même**, si on veut ne pas la détruire totalement, en tout cas sa partie qui contient la vie, sa biosphère, si on veut ne pas détruire la maison qui est la nôtre, si on ne veut pas s'anéantir, on a besoin, à la fois de solutions matérielles, positives, on est dans la COP21, et **on ne s'en sortira pas si on ne transmet pas aux enfants ce que moi j'ai pu vivre d'émerveillement, de beauté, d'étonnement**, parfois de crainte, souvent de moments où on se dit « qu'est-ce qui va m'arriver », à la fois dans la mer et dans la montagne.

Dans les 40 dernières années, on a perdu sur la Terre 50% des animaux sauvages et on est en train de perdre des espèces à une vitesse sidérante. **Il faut essayer de montrer qu'on a intérêt, nous collectivement les humains, à garder cette variété**. Pour des raisons très matérielles, tous les animaux, y compris les grands qui font peur, les prédateurs, les animaux de grande taille qui peuvent causer des dégâts, y compris des dégâts sur la santé humaine et causer des morts, sont quand même nécessaires, **il font partie de nos écosystèmes, on en a besoin pour la biosphère pour assurer la stabilité de nos approvisionnements en eau, en nourriture, et les végétaux sont à la base de tout ça**.

Cette idée qu'on n'est sur la Terre, nous les humains, malgré notre fierté, malgré notre vanité, malgré l'agressivité permanente dont on fait preuve envers la nature, on n'est presque rien, à ce moment-là, **on entre dans un processus qui est un processus de respect envers la nature mais qui est aussi un processus d'émerveillement** et quand on est émerveillé, on n'a pas envie de massacrer.

## Protéger les derniers espaces de grande biodiversité

**Louis-Marie Blanchard** Aujourd'hui, dans nos jardins et parcs, il y a 80% des plantes qui ne viennent pas d'Europe. A partir de ce constat-là, j'ai essayé de voir comment cette évolution s'était faite. Ça m'a ouvert les yeux sur le fait **qu'en Europe par exemple, on avait une diversité végétale qui était extrêmement limitée**, parce qu'il y a eu la dernière glaciation qui a impacté très fortement l'Europe et qu'énormément d'espèces végétales ont disparu. Tous les endroits sur la planète ne se valent pas. Et donc aujourd'hui, il faut qu'on fasse des efforts sur des zones particulières. Par exemple en Amérique du Sud, entre les Andes et l'Amazonie, sur une superficie de deux ou trois départements français, on a plus d'espèces végétales que dans toute l'Amérique du Nord. **Ça veut dire que quand on veut protéger sur la planète, toutes les zones ne se valent pas**.

Il faut que, dans le monde, on arrive à créer des zones où l'homme ne mette plus les pieds, parce qu'il impacte trop fortement la nature. C'est la notion de réserve biologique intégrale qui vient de Thérésien Cadet, biologiste de La Réunion. Ça passe mal au niveau politique parce que dès l'instant qu'on met une zone en réserve, ça doit devenir une zone touristique.

**Evrard Wendenbaum** La mission de Naturevolution c'est d'essayer de **protéger ces derniers petits espaces où l'homme n'a pas encore mis les pieds, ou alors dans lesquels il n'a pas encore trop impacté ou dégradé**. L'idée étant, pas forcément de les mettre sous cloche, mais plutôt de **réussir à faire que l'Homme soit capable, un jour, de protéger quelque chose avant de le détruire**. On a mené un certain nombre d'expéditions scientifiques dans ce massif du Makay pour savoir ce qu'il y avait à protéger et si ça valait le coup de le protéger. Il y a certaines zones qui sont des hot spots et qui sont particulièrement riches. Tous ces sites-là sont dans globalement dans la ceinture intertropicale.

*La nature est parfois difficilement accessible, pourtant, faire l'expérience de la nature peut jouer un rôle essentiel dans la vie d'un homme.*

**Catherine Chabaud** Cette relation de l'homme avec la nature, c'est quelque chose que j'expérimente bien au-delà de mes courses au large.

J'ai grandi en banlieue parisienne mais j'avais un père passionné de mer et gamine j'avais la chance d'aller en vacances soit en Bretagne nord, Finistère nord, un peu rude, et j'ai fait de la plongée sous-marine très tôt, ou alors j'allais en Lozère, aussi dans une nature sauvage, ou alors en Méditerranée. Je pense que j'ai eu la chance très tôt de regarder la mer sous l'eau avec un masque, tout simplement et de comprendre que la mer était vivante.

**Jean-Paul Bozonnet** Quand je suis arrivé à Grenoble, je venais d'un pays de plaine, la montagne m'est apparue comme quelque chose d'assez désagréable, elle bouche l'horizon, on a froid, en plus c'est difficile d'accès, il faut marcher etc., en plus c'est dangereux, on voit jamais le coucher du soleil, alors que c'était pour moi quelque chose [d'important].

### Pourquoi aller en montagne

**Jean-Paul Bozonnet** Pour aimer la montagne il faut souffrir. Soit il faut être maso, soit il faut avoir une récompense. On l'a évoqué tout à l'heure, Bernard Amy l'a dit, dans la fréquentation de la montagne, il y a une récompense. **La récompense elle n'est pas là où on croit. Il y a le panorama, mais elle est ailleurs aussi, la récompense est dans le social.** Le fait de fréquenter la montagne, ça nous rend meilleurs, ça nous rend plus haut, c'est le côté monarchique, on est quelque part au-dessus des autres.

### Une montagne parfois difficile d'accès...

**Jean-Paul Bozonnet** La montagne, c'est un espace sélectif, c'est un espace de l'ordalie, qui fabrique des élus et des exclus par la fréquentation. C'est ambivalent.

Le problème aujourd'hui, quand on veut vendre la montagne, on ne peut pas vendre d'exclusion et donc on va euphémiser les discours sur la montagne. On n'en voit jamais ni la souffrance, ni la difficulté, ni les exclus, que les aspects positifs.

**Christophe Dumarest** Les motivations pour se mettre à la montagne, à l'alpinisme, elles sont plurielles. Certes la volonté certainement de s'élever au-dessus des autres, d'être confronté à des grandes peurs sur lesquelles on peut avoir une prise. C'est vrai que ce n'est pas qu'un monde enchanté, rempli de partage et d'accessibilité et abordable par le commun des mortels.

### ...Mais une montagne lieu d'expérience

**Christophe Dumarest** En allant en montagne, je pars faire l'expérience, qui est ce qu'elle est, qui est celle d'un sommet ou pas, qui est celle d'une prise de risque ou pas, qui est dangereuse ou pas, mais je pense que ce qui me paraît intéressant, c'est « qu'est-ce que j'en retire », en comparaison aussi de la société dans laquelle j'évolue.

De ces ascensions, de cette expérience, j'en retire un certain nombre de choses à différents niveaux. Qui sont en lien avec mon corps, qui sont en lien avec mon rapport à la nature, qui sont en lien avec la contemplation, qui sont en

lien avec des questions que je me pose, qui sont en lien avec la mort.

**Cette pratique de la montagne, souvent je dis que c'est une espèce d'accélérateur**, qui, moi, me permet de retrouver une forme d'équilibre, j'irais même plus loin, une vision juste. **Cette pratique de la montagne me permet de me reconnecter à des choses qui sont essentielles.**

## La nature, la montagne, comme représentation

**Jean-Paul Bozonnet** Pour le sociologue, la montagne, elle n'existe pas en fait. Elle existe pour les géologues, c'est un tas de cailloux, de schistes, de calcaire, de granite, etc. mais ça, c'est rien, ça n'a pas de sens. Pour que la montagne ait du sens, il faut qu'on l'imagine et en fait, le temps a passé et j'ai travaillé sur cette

question, je me suis aperçu que **c'est l'imaginaire qui fabrique la montagne**. C'est à partir du moment où on se met à l'aimer qu'elle change de sens. En fait avant, elle en avait déjà un, mais c'était un sens négatif, comme c'est celui de quantité de gens.

L'imaginaire c'est un langage, un code, dont on n'a pas conscience, qui nous parle à travers des symboles. La montagne, c'est un symbole qui existe dans un récit. La montagne est toujours racontée dans un récit. Pourquoi elle existe, et n'est pas simplement un tas de cailloux, parce qu'on en parle, il y a les récits d'alpinistes – comme la mer qui existe parce qu'il y a les navigateurs, sinon il n'y aurait pas plus la mer qu'il n'y a la montagne – il y a les récits des gardiens de refuges, etc. Tout le monde produit un récit sur la montagne et c'est ce qui la fait exister.

## La montagne à la croisée de l'agriculture et du tourisme

**Albert Tourt** J'ai horreur que l'on mente au client. On est effectivement une zone touristique et quand on fait de la publicité, de la communication et qu'on met derrière, la carte postale qu'on fabrique nous-mêmes, avec une belle vache tarine avec des cornes, quand le client arrive, s'il n'y a pas de corne, quelque part il peut être surpris et là, on comprend le mensonge.

Cette nature elle m'a permis de rester au pays et de vivre dans mon pays. Avec les conditions de production qu'on a mises, je pense qu'on essaye quand même de garder un équilibre entre l'homme et le territoire.

On ne promeut pas la quantité de lait, on promeut la qualité, en fonction de nos herbages, de nos foin, on limite les achats extérieurs. Il faut être honnête, on est dans un marché de niche et ce marché de niche permet, avec un bon produit, de le valoriser, parce qu'il est bon mais aussi pour tout ce qui s'y rattache. Etant en plus dans une zone touristique, si on est capable de valoriser ça, on s'y retrouve à la sortie.

## Savoie-Lactée, valorisation locale du petit lait

**Albert Tourt** On a créé cette usine qui va fabriquer de la poudre de lait avec le sérum du beaufort pour une consommation humaine [shampooing, protéines pour sportifs ou personnes âgées, et.] et, derrière ça, on va faire du biogaz avec le résidu de cette poudre qui est une fermentation forte, on peut faire du biogaz. Avec un co-générateur, on fait une production qu'on revend à Electricité De France et derrière, on rejette ce qu'il reste à l'Isère, et les analyses le démontrent, on est plus propre que la station d'épuration d'Albertville. Si cette valorisation apporte encore quelque chose à l'homme dans son territoire, cette autonomie est bénéfique pour tous parce que c'est plus de 100 camions par semaine qui transportaient le sérum qui ne seront plus sur les routes.

## Remettre la nature en nous

*Pour connaître la nature, pour découvrir ses merveilles, pour prendre la mesure des conséquences des actions humaines sur les milieux qui nous entourent : aller à la rencontre de la nature et s'en imprégner.*

### Expériences sensorielles & Émerveillement

**Catherine Chabaud** La mer, je ne me suis jamais lassée de m'émerveiller des couchers de soleil, des levers de soleil, donc ce sont des émotions qui sont très fortes.

**Alain Lutz** J'ai vécu dans la fascination de la montagne et de ce qu'elle pouvait m'apporter.

Le truc c'est d'y aller en solitaire, et aller dans ces altitudes-là, à 3500, en solitaire, aujourd'hui c'est éprouvant, c'est un engagement mais la récompense, c'est les instants de grâce qu'on a. A un certain moment par exemple je me retrouve perdu au milieu d'un pierrier et il se trouve que j'adore les pierriers. Et me retrouver à un moment donné **tout à coup fasciné par ma solitude au pied des montagnes, cet instant de grâce qui vient comme ça, sans qu'on s'y attende forcément mais qu'on apprend à cultiver**, c'est quelque chose qui rejoint mon autre passion qui est la littérature.

J'aime bien le terme « **chasseur de cimes** ». Il y a un enthousiasme qui est enfantin.

**Christophe Dumarest** On est dans du beau, **ce beau il vous colore, il vous imprègne, quel que soit l'individu**. Personne ne reste insensible à un environnement qui est beau, qui vous dépasse. Encore une fois, le silence est là, on se reconnecte à quelque chose de complètement naturel et d'essentiel.

**Yves Paccalet** Je me suis souvenu des émerveillements de la montagne, et aussi des émerveillements quand je lisais le Larousse en deux volumes que mon père avait acheté et où je voyais des animaux marins, où je voyais les animaux de la forêt tropicale. Je me disais, il faut que j'y aille, c'est pas possible, j'aime trop la liberté de la nature, j'aime trop l'émerveillement

de ces rencontres, avec les gens, avec la faune et la flore, pour ne pas y aller. J'ai écrit à Cousteau, en disant que je savais un peu de sciences et qu'en même temps, je savais un peu de littérature, que je pouvais écrire, on a fait affaire et je suis parti pendant une vingtaine d'année avec lui. Et là **j'ai des souvenirs qui sont à la fois des souvenirs de crainte, c'est arrivé, mais d'émerveillement constant**.

### Les passeurs de nature

**Alain Lutz** Quand j'ai commencé à pratiquer la montagne, avec des Savoyards de ma belle-famille et dans quelques clubs, je me rendais compte que d'une part c'était assez confidentiel, et que, d'autre part, mes copains, ceux que je connaissais, mes Savoyards, ils connaissaient parfaitement leur vallée et les sommets qui entourent leur vallée - je parle de ça dans les années 1980 – mais ils n'allaient pas autour, sinon pour faire un sommet prestigieux. Et c'est pour ça que je me suis retrouvé souvent seul pour aller faire un sommet en montagne, je ne savais pas avec qui. Et c'est comme ça que j'ai fait l'expérience d'une montagne qui n'était pas du tout fréquentée mais qui me plaisait bien. On ne peut pas aller sur les glaciers seul, j'ai investi une montagne entre 2500 et 3000, et là, grand plaisir, je rentrais, je leur disais, c'est super, il y a des sommets... et personne ne connaissait.

C'est peut-être à travers ces livres que j'ai écrit que j'essaie un petit peu, à la fois de transmettre mon expérience personnelle et puis faire des topos de montagne pour donner envie d'aller dans ces endroits.

**Evrard Wendenbaum** J'ai eu la chance de naître à une « génération Ushuaïa », même si pour certains le personnage de Nicolas Hulot a été très décrié et reste très décrié, pour moi **ça a été une révélation, ça a été le moyen de m'apercevoir que la terre était immense, était**



**magnifique** et qu'il y avait quelque chose qu'il fallait aimer là-dedans. Je suis né à Grenoble, j'ai pratiqué la montagne depuis que je suis petit et je la vivais comme un terrain de jeu justement. Des émissions comme Ushuaia m'ont permis de me rendre compte que la montagne, la nature, c'était aussi autre chose et que ça pouvait être apprécié sans particulièrement se mettre dans une situation de réussir un exploit.

## La nécessité d'une « initiation »

**Jean-Paul Bozonnet** La nécessité d'une initiation pour la montagne, on n'y rentre pas comme ça, il faut se convertir. Alain Lutz le disait bien, vous, vous avez lu Frison Roche, c'est le récit qui vous a converti à la montagne ou d'autres livres, mais enfin, il faut y accéder par un récit comme ça, ça se découvre pas tout seul.

## La nature à l'école

**Catherine Chabaud** J'ai essayé de voir comment arriver à redévelopper les classes de mer. Il y a une sénatrice qui a porté un projet il y a quelques années pour **relancer les classes de découverte**. Vous connaissez la problématique, c'est la responsabilité des enseignants, c'est les parents qui ne veulent pas laisser partir leurs gamins plus de quatre ou cinq jours alors que le personnel d'encadrement vous dit qu'il faut au moins deux semaines. Avant c'était deux semaines les classes de découvertes. J'avais imaginé une chose avec mon groupe, pourquoi ne pas imaginer des jumelages entre des villes ou des villages de la montagne et

d'autres du littoral, de manière à permettre des échanges et à les faciliter.

**Yves Paccalet** J'ai vécu de ces spectacles, tels que je me dis, on ne peut pas ne pas essayer de conserver cet émerveillement-là, de le transmettre aux enfants.

## Des lieux de contact avec la nature

**Catherine Chabaud** Je déteste les aquariums, comme je n'aime pas les zoos non plus. C'est difficile quand on aime la nature de voir les animaux dans une boîte. Bon, et pourtant, c'est des lieux de contact formidables pour des gamins qui n'ont pas la possibilité d'aller dans la nature, de voir la mer. Aujourd'hui les aquariums sont des sites formidables, ce sont des lieux de transmission de la connaissance, c'est des lieux qui font rêver. Je lutte contre mon naturel parce que finalement je suis une sacrée privilégiée de pouvoir connaître ça.

## Mais un rapport à la nature dés-institutionnalisé

**Jean-Paul Bozonnet** Aujourd'hui, le rapport à la montagne, il est désinstitutionnalisé. Si je reviens en arrière, à quelques dizaines d'années, la pratique de la montagne était rigoureusement collective et encadrée par des institutions qui allaient des plus petites jusqu'au plus grandes. Des institutions qui étaient chapeautées par l'école laïque, de la colonie de vacances, des instits, des parents. Par l'Église, avec des scouts, etc. Les gosses apprenaient la montagne, la nature. Par les partis, le parti communiste proposait tout un ensemble de prestations qui familiarisaient avec la montagne. Avec le CAF, des organisations assez lourdes, assez rigoureuses, on était encadré, mais dans lesquelles on n'était pas libres. Tout ça aujourd'hui ça ne marche plus. Aujourd'hui on a de la montagne individuelle. Aujourd'hui c'est difficile de faire marcher les gens dans un groupe, où c'est bien organisé.

**Alain Lutz** J'avais envie de le transmettre, je le transmettais à travers les romans que j'étudiais avec mes élèves, mais en même temps, en les emmenant une fois dans l'année au moins dans un refuge où ils géraient eux-mêmes leur repas. Le lendemain, après une nuit en refuge, on partait, on allait faire un sommet.

**Un jeune qui ne connaît pas la montagne et qui la découvre pour la première fois, notamment dans un cadre scolaire, c'est quelque chose d'important, c'est quelque chose qui reste gravé dans sa vie.**

## Voir les conséquences des pratiques humaines sur la nature

**Catherine Chabaud** Mon expérience en mer c'est aussi tous les déchets que j'ai pu observer, les nappes de dégazage qui ont fait que je me suis engagée il y a 13 ans. A l'époque je voyais beaucoup de problèmes, je considérais que la situation était grave mais je rencontrais des gens qui mettaient en œuvre des solutions et donc j'étais persuadée qu'elle n'était pas désespérée parce que justement il y avait des solutions

### Revisiter les nomadismes

**Evrard Wendenbaum** Le regard que l'on a en tant qu'occidentaux, c'est un regard culturel, ça dépend totalement de l'éducation qu'on a reçue et c'est pas simplement à comparer avec les pays du Sud mais ne serait-ce que de pays à pays, de région à région, ici, en France même, il y a des regards différents portés sur tel ou tel animal, je parle du loup, de l'ours ou de je ne sais quoi. **On est tout le temps dans ce rapport-là à l'éducation qu'on a pu avoir, au regard qu'on peut porter sur cette nature.**

**J'ose espérer que dans un laps de temps relativement court on saura revenir à une certaine forme de nomadisme**, parce que, je ne dis pas que c'est la seule manière, mais je vois, si je prends l'exemple du Makay, pendant plusieurs dizaines de siècles, les gens ont vécu à Madagascar en se déplaçant, et l'impact sur le milieu était relativement faible. Il y a une cinquantaine d'années, les gens ont commencé à s'installer dans différents coins de Madagascar et c'est là que les destructions ont été les plus rapides. Et aujourd'hui en l'espace de 50 – 60 ans on a perdu quasiment 90% de la forêt primaire de Madagascar.

**Je pense qu'il y a réellement un lien entre le fait de se poser quelque part et, du coup, de ne plus être en lien direct avec la nature**, parce qu'on n'a plus tout ce qu'on veut autour, donc on vient acheter des choses qui viennent d'ailleurs, et du coup, on ne réalise plus la quantité de choses qu'on achète, qu'on consomme.

Le nomadisme moderne, il est sûr que pour moi ce n'est pas le même nomadisme que celui dont je parlais juste avant. Quand je pars à l'autre bout de la planète faire une expédition, je mange les mêmes gâteaux qu'à la maison, et ces gâteaux ils sont remplis d'huile de palme qui vient du même endroit.

possibles à mettre en œuvre et que justement il fallait mettre en valeur ces solutions.

### Reconnecter les échelles

**Evrard Wendenbaum** Je pense que le gros souci qu'on a aujourd'hui, c'est notre connexion à cette nature, c'est le fait que quand on va dans un supermarché, on ne se rend absolument pas compte de la quantité d'espace naturel qui a été nécessaire pour produire un steak haché dans une barquette, ou pour acheter un poisson. Tout ceci est une véritable déconnexion et l'avantage du mode nomade, c'est qu'on sait ce qu'on exploite et ce qu'on en retire.

Si on mettait la même surface de palmier à huile chez nous en France, que ce qu'on met en Indonésie parce qu'on consomme ce genre de gâteau, si on mettait les mêmes quantités de soja qu'on en met au Brésil ou au Paraguay, et qu'on les mettait chez nous, ça serait juste absolument intenable. **Tout ce qui fait que ça tient, c'est qu'on ne le voit pas et que ce n'est pas chez nous.**

### Le risque de ne pas aller dans la nature

**Catherine Chabaud** Pour l'homme qui est éloigné de la nature, pour l'homme qui a grandi dans le béton, ou même qui ne va pas vers la nature, cette nature elle est imaginée, elle est fantasmée, cette nature elle est à la fois paradoxalement angoissante mais elle est supposée complètement maîtrisée parce qu'on a la technologie. Donc on imagine que la mer, que la terre, recycle tout, les déchets. Les conséquences de cette vision de celui qui ne va pas dans la nature, il ne voit pas les impacts.

On nous vend du rêve, on nous vend du droit à l'évasion, on nous vend de belles images de cartes postales et puis évidemment quand on y va, on voit aussi... en Antarctique, on voit des macro-déchets.

## Redonner du sens à la condition d'humain

*Aller à la rencontre de la nature, c'est aussi aller à la rencontre de soi, prendre le temps de vivre le présent et de donner du sens à son propre corps.*

**Catherine Chabaud** La mer on se sent petit ou très grand.

La mer c'est aussi... j'ai eu très, très peur parce que j'ai chaviré dans l'Océan Indien et à cette occasion il m'a fallu un mois pour m'en remettre et pendant un mois, je n'osais plus regarder la mer. C'était un stress permanent. Heureusement, passé le Cap Horn on a l'impression qu'on est arrivé à la maison, même si c'est pas tout à fait fini.

**Alain Lutz** En quittant le sentier, j'ai fait un autre apprentissage, c'est la peur, le stress, c'est faire son cheminement, c'est oser, c'est se remettre en question et puis, après, c'est le bonheur de dire, tiens, je suis allé là-haut. Et comme je l'ai écrit, j'avais le même enthousiasme, le même bonheur, la même fierté que Messner quand il redescendait de l'Everest ou d'un haut sommet.

### Que faire de son corps ?

**Christophe Dumarest** Ces pratiques qui sont primaires et essentielles, plus on va vers du technique et du technologique, plus le retour vers du rudimentaire est caricatural. Les gens courent dans des stades, on était des bipèdes, on se remet à quatre pattes. Il y a peut-être un côté pathétique mais on fait comme on peut.

**La pratique de la montagne et de l'alpinisme est un moyen**, c'est certainement pas la fin, mais, moi, elle me permet de répondre à un certain nombre de questions, **notamment de mon rapport au corps**, « qu'est-ce que je fais de mon corps ? », à 35 ans, comme certains de mes copains, assis derrière un bureau toute la journée, bon, voilà, ils se réveillent à 4h du matin pour aller courir, ils font des trails le week-end, ils font comme ils peuvent.

### Retrouver les gestes de l'enfance

**Alain Lutz** Moi, ce qui m'a plu dans cette montagne-là [un terrain accessible mais instable, ingrat, mauvais], c'est de retrouver les gestes de l'enfance. Des gestes oubliés. Quand vous êtes amenés à vous servir de vos mains et de pratiquement ramper pour atteindre un passage qui vous permettra de poursuivre, vous arrivez à retrouver des gestes que vous utilisiez en étant gamin, mais en même temps, quand on devient adulte on apprend la peur, et là, arriver à retrouver la peur mais en même temps la maîtriser par les gestes de l'enfance, voilà quelque chose qui me fascinait.

### Faire l'expérience du présent

**Catherine Chabaud** La mer c'est aussi un rythme, c'est de la simplicité.

**En mer, véritablement, on ne vit pas avec le temps qu'il est mais avec le temps qu'il fait.** Et malheureusement, revenu à terre, on est repris dans un autre rythme, qui n'est pas du tout un rythme biologique convenable pour l'homme.

**Christophe Dumarest** Dans ces concepts d'itinérance en montagne, sans aller dans une extrême difficulté, avec une approche assez accessible, même si nous on a grimpé sur l'ensemble des parois du Grésivaudan, voilà, cette transformation a eu lieu, **il y a différents ingrédients dans cette pratique qui sont un rapport au corps, un nettoyage, un organisme qui se purifie**, c'est là où on rentre dans quelque chose d'un peu **initiatique**, quand on se connecte à quelque chose qui n'est pas simplement intellectuel, ni même émotionnel mais qui est en lien avec le corps. **Il y a un rapport à la contemplation, il y a un rapport au**

**temps.** Et c'est la différence avec d'autres pratiques, c'est l'expérience au présent que confère **cette prise de risque qui oblige le grimpeur, le pratiquant, à être ici et maintenant, sa vie en dépend.**

## Diète de l'esprit et simplicité

**Catherine Chabaud** J'aime bien reprendre l'expression d'un marin qui dit que le large c'est « une diète de l'esprit ». **Cet ici et maintenant on l'éprouve dans la nature** parce que quand on est dans nos vies citadines, on a plein de choses à gérer dans nos têtes, on est dans la projection, on n'est pas dans l'ici et maintenant qu'évoque Christophe si joliment. Et tout est agressif, même traverser la rue.

**Il y a de la simplicité.** On a peu de geste, on a peu de choses à gérer dans nos têtes, juste régler son bateau, anticiper la dépression, la seule projection est par rapport aux aspects météorologiques.

## Trouver en soi les solutions

**Catherine Chabaud** C'est des expériences de l'extrême, ces expériences-là et **comme on n'a pas le choix, quand on a des problèmes on trouve des solutions et les solutions on les a en nous.** On a un potentiel formidable et il faut qu'on se retrouve dans des situations dans la nature, un peu engagées, pour reprendre un terme de montagnard, pour mettre en œuvre un peu ces solutions qui existent et que l'on a en nous.

## En finir avec les ruptures modernes

**Louis-Marie Blanchard** Ce qui est intéressant de voir c'est comment ça se passe dans toutes ces sociétés [nomades] parce que finalement, elles répondent à peu près toutes au même modèle d'adaptation à la nature. Et voir les différences qu'il peut y avoir avec la vie qu'on mène, nous, ou la vie que je mène, moi, quand je reviens en France. Ça me frappe toujours, même au bout de trente ans.

Première chose, **ils vivent sur des espaces que l'on peut qualifier de « sans limites ».** Il n'y a pas de barrière, il n'y a pas de village, il y a très peu de gens autour d'eux. Ils vivent dans un état de solitude presque absolu.

Leur rapport au temps est très différent du nôtre. Nous on a un temps très saucissonné entre les périodes de travail, de repos, de congé, de week-end, etc., pour ces gens-là, ces notions-là n'existent pas. **Du**

**1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre ils vont avoir le même rythme, le même rapport au temps.**

Donc ils ont à la fois une liberté sur un territoire sans limite et à la fois une liberté qui est extrêmement bridée par les contraintes dues à l'agriculture et à l'élevage qui nécessitent une astreinte permanente [notamment du fait des animaux sauvages qui mettent en danger les récoltes et les troupeaux].

Ce qui est frappant aussi, c'est le rapport de **non séparation des générations.** Nous on vit dans une société où les enfants sont à l'école, ils ne sont pas avec leurs parents. Après, il y a l'âge adulte où d'ailleurs généralement le papa et la maman ne sont pas toujours ensemble. Et puis

**Christophe Dumarest** L'expérience de la montagne projette dans l'éternel présent. On est ici et maintenant en train de grimper au-dessus d'un piton.

Un rapport au temps, qui est un **rapport au temps d'homme**, on est dans la marche, on est dans un rythme lent, on est dans celui de l'homme, de l'humain.

**On n'accepte plus les règles élémentaires du cosmos, de la maladie, de la mort, c'était un tout autre rapport il y a encore quelques années.** On voit aujourd'hui qu'on met la poussière sous le tapis, on remet à plus tard l'essentiel. Voilà, **cette pratique de la montagne permet de se reconnecter à ça.**

les grands-parents ne sont pas avec les parents et les enfants et quand ils sont très vieux, ils vont carrément dans un autre lieu, qu'on appelle les maisons de retraite. Ils sont totalement séparés et au mieux ils voient leurs enfants une fois par semaine. **Chez les nomades il y a une complémentarité absolument nécessaire des générations qui fait que tout le monde vit ensemble.**

Ces exemples nous donnent des pistes sur la manière dont l'homme évolue. **Certains évoluent dans un sens d'adaptation permanente à la nature en faisant un effort sur eux-mêmes, alors que nous on évolue dans un sens d'adaptation de la nature à nous-mêmes.** Si on projette ça dans le temps, d'un côté on a des gens qui vont bouffer la planète en peu de

temps, plus vite qu'on l'équilibre, on va dans un mur. Alors que ces gens-là vivaient avec un équilibre, donc il y a une piste à trouver. Cette piste elle va vers **une modération de nos désirs, de nos besoins, de nos outils technologiques pour qu'il y ait un développement durable.**

On peut vivre heureux, en famille, en limitant ses besoins et en étant en accord avec la nature.

**Albert Tourt** Quand vous avez raconté votre expérience monsieur Blanchard, j'avais l'impression de revoir mes grands-parents il y a 50 ans. Je pense que je peux le dire dans cette salle en Savoie, les enfants manquaient l'école au mois d'octobre pour continuer à garder les vaches, ils rentraient à l'école seulement à la Toussaint.

## Des solutions

**Catherine Chabaud** Les solutions pour moi, c'est mieux connaître la nature, c'est mieux comprendre, c'est comprendre qu'on fait partie d'un tout, c'est remettre la nature au cœur de nos villes. C'est remettre de l'équilibre, remettre de l'harmonie, remettre du beau. C'est réguler les flux. Au bout du compte, il faut aussi limiter les impacts. On dit par exemple pour la mer que c'est l'avenir de la terre. On trouve plein de ressources en mer mais quels

moyens et quelle gouvernance pour une gestion durable des océans ? Ce serait pareil pour tout, pour la montagne, c'est certainement les mêmes sujets. Je ne suis pas du tout défavorable au développement des activités mais comment arriver à gérer tout ça durablement.

**L'écoconception ça fait partie des solutions, l'économie circulaire ça fait partie des solutions, les circuits courts, les commerces de proximité, tout ça, ça fait partie des solutions.**

### Trois utopies

**Yves Paccalet** Il faut identifier les problèmes pour trouver les bonnes solutions afin de sauver la planète.

Je pense qu'on doit entrer dans un cycle d'utopies maintenant, j'en ai décrit trois.

**La première**, c'est qu'on ait une seule espèce sur une Terre qui a 4,5 Milliards d'années, et cette espèce-là, elle doit prendre conscience qu'elle est une. La première de mes utopies c'est de faire **une seule planète, une seule espèce, un seul Etat, les Etats-Unis du Monde.**

**La deuxième utopie, c'est de partager.** A l'heure actuelle les cinq-cents familles les plus riches dans le monde ont la même fortune que le milliard des familles les plus pauvres. Donc ça ce n'est pas possible, ça n'ira pas. Les grandes disparités de niveaux de vie se terminent toujours de la même façon, par des guerres.

Alors si on ne veut pas faire les Etats-Unis du Monde, on se fera la guerre. On est en train de préparer la guerre maintenant.

**Et il y a une troisième utopie**, qui est une utopie philosophique, qui est une utopie de comportement. On est dans une société matérialiste où on essaye d'avoir toujours plus de biens matériels. On se met dans la position,

en acceptant cette société de consommation, du drogué, on en parlait tout à l'heure, qui est en train d'augmenter en permanence sa dose.

On écoute la publicité, on écoute le marketing qui nous dit « consommez, consommez, consommez » mais pour consommer, il faut « travailler, travailler, travailler », vous n'avez pas assez travaillé, il faut encore travailler pour consommer, on est dans la position de l'esclave d'une drogue.

Comme disaient les philosophes, les Lao Tseu, les Lucrèce, Saint François d'Assise, Bouddha, tous ces grands penseurs de toutes les époques et de tous les temps ont dit, si on veut aller vers une forme de bonheur en harmonie avec les autres, avec la nature et avec ses concitoyens, **on doit, non pas être l'esclave de ses désirs, mais on doit en être le maître.** Et accéder à cette forme de conscience philosophique, que tout le monde peut essayer de pratiquer, c'est ma troisième utopie. Si on partage correctement, si on enlève les principales inégalités, et si on consomme de moins en moins, à ce moment-là on peut arriver à une forme de société terrienne enfin sage – sapiens sapiens. **Si on veut vraiment être sage un jour, on a besoin de pratiquer cette unité du monde, ce partage et puis cette philosophie du peu que mon ami Pierre Rabhi appelle la sobriété heureuse.**

*Notre planète abrite une nature riche et fragile, dont l'homme fait partie mais où il doit trouver sa place, composer.*

- ❖ *Faire l'expérience de la nature, aller à sa rencontre, est essentiel pour apprendre à la connaître et pour apprendre à se connaître.*
  
- ❖ *Le rôle des passeurs se révèle primordial pour amener tout un chacun sur le chemin de la nature.*
  
- ❖ *Aller dans la nature, c'est s'émerveiller, c'est aussi voir les conséquences des actions humaines sur les milieux. C'est sans doute un pas vers la réduction de ses désirs matérialistes de consommation, troisième utopie soumise par Yves Paccalet.*
  
- ❖ *Aller dans la nature, c'est donner du sens à son corps et c'est donner du sens à l'instant. C'est certainement retrouver une unité de temps et d'espace – ancré dans la réalité du moment présent – et une forme de vie collective, de partage, qui font écho à la première et à la deuxième utopie d'Yves Paccalet.*





# A la recherche du « Bien commun » L'intelligence collective

## Animateur

*Guy Chaumereuil*, président de Montanea

## Invités

*Muriel Faure*, directrice générale de la GTA

*Caroline Marie*, directrice du GIP Massif Central

*Georges Elzière*, (enregistré en vidéo), président de la Fédération Française des Clubs Alpains et de Montagne (FFCAM)

## Intervenant

*Robert Maggiori*, philosophe, journaliste à Libération

*Jean Fabre*, préfet honoraire et guide de haute montagne

*Yann Bertacchini*, chercheur, consultant, enseignant à l'Université de Toulon

*Jean Picchioni*, vice-président de l'ANEM

## Une société en crise de nerfs

## Quels «biens communs» ?

## Tous citoyens ?

## Une nouvelle façon de s'entendre et d'agir

## Introduction

*Guy Chaumereuil* La question qui nous est posée ce matin, c'est « est-ce que nous sommes capables, entre nous, dans cette société, d'aller au-delà de nos divergences, au-delà de nos

intérêts particuliers pour donner à notre vie, ensemble, un visage, sans être angélique, peut-être plus équilibré, plus dynamique, et en tout cas plus créatif ? ».

## Le bien commun

**Robert Maggiori** Je voudrais montrer que le bien commun ne dépend pas de l'intelligence, collective, ou pas collective, mais plutôt de conditions morales.

« **Quelles sont les conditions qui font que nous pouvons construire, ensemble, un bien ?** »

Pour répondre à cette question, je vais faire un détour pour montrer les vertus positives de la peur, par rapport, par exemple, à la sécurité.

Des sociologues, comme Niklas Luhmann ou Ulrich Beck ou Anthony Giddens, ou Zygmunt Bauman, ont défini notre société comme société du risque. Bauman disait d'ailleurs de manière assez paradoxale, originale, que plus on tente de prévenir et de discuter des risques, plus, peut-être, on crée des risques.

On peut considérer que dans l'histoire de l'homme, le risque a remplacé le danger. Peu à peu on a transféré ce qui était danger du côté du risque.

La caractéristique du danger, c'est qu'il vient de l'extérieur, non seulement il est

indéterminé, non seulement il ne connaît pas de temps – il peut arriver de manière inopinée – mais toute chose peut se transformer en objet de danger. Se développe à l'horizon l'impossibilité de neutraliser tous les dangers, puisque tout peut être danger. Mais le danger ne dépend pas de moi, il me vient de l'extérieur.

Le risque, lui, c'est un peu le contraire, il est toujours indexé au dispositif d'une décision humaine. On peut dire que toute l'histoire a été une transposition des dangers au risque. Prenons l'étymologie du mot risque, *risicare* en latin veut dire couper. Paradoxalement c'est le même mot que *decidere* qui signifie aussi

couper. Donc le risque et la décision sont exactement pris dans le même ensemble.

**C'est moi qui prends des risques alors que le danger tombe sur moi comme un malheur.**

Il est impossible de lutter contre le danger, en revanche il est possible de mesurer, réduire, calculer les risques.

La situation d'insécurité qui est due à l'impossibilité de restreindre et de maîtriser les dangers, crée la peur.

**Or cette peur due à l'insécurité est à l'origine de la culture.**

Au début était l'*oikos* – que l'on retrouve dans « économie » « écologie » – mot grec qui signifie

« la maisonnée », « le

foyer ». On considère qu'à un moment les hommes ont arrêté leurs transhumances et se sont installés quelque part, autour du feu. Ces hommes étaient exposés à des dangers colossaux, des dangers naturels, des pluies, des orages, des bêtes sauvages, devant lesquels ils ne savaient

pas opposer de résistance. Or on peut considérer que la culture, c'est l'invention de cette résistance. Il va falloir protéger le feu pour qu'il ne s'éteigne pas tout le temps. Il va falloir se protéger des bêtes sauvages. Ce qui est mis en jeu c'est la subsistance de ceux qui habitent l'*oikos* et la survie. La subsistance va exiger un certain nombre de pratiques rituelles. Derrière les puissances de la nature, il y a des intentions, il y a des divinités qui sont la cause de la pluie, des orages, des grondements, du tonnerre. C'est le mot religion qui nous explique ça, non pas au sens de *religare*, le lien, mais comme *relegere* que l'on comprend quand on le met à la forme

**Est-ce que dans notre « société d'ego » nous sommes capables de construire une « société d'égaux » en mettant comme priorité le bien d'autrui.**

« Après vous, je vous en prie », c'est le début de la morale. Autrement dit, si face à ces dangers, ces risques, la peur, nous sommes capables d'arriver au souci, c'est-à-dire le mot même qui est inclus dans la culture mais qui commence par le souci d'autrui, nous serons capables de construire un bien commun.

négative, *nec legere*, négliger. Autrement dit, la religion, c'est le soin, prendre soin de. On va prendre soin de ce qu'on a semé, de la maison, des enfants : par les prières, par des techniques, on va inventer des moyens de protection vis-à-vis de ces dangers dont on ne sait pas l'origine.

**Les hommes inventent donc tout un dispositif. Là, vous voyez naître toutes les constituantes de la culture, le chant, la musique, la danse, la prière qui sont voués à la protection de ce que l'homme fait, de ce que l'homme est, de ce que l'homme a.**

Si on imagine qu'à cette culture s'est adjointe la *technè*, la technique, qui a permis d'accentuer les processus de subsistance, l'agriculture, on va inventer l'outillage, la chasse, on va inventer les flèches, on va constater qu'à mesure que la technique et la culture se développent, les dangers reculent mais apparaissent les risques. Un exemple, le feu que je maintiens allumé autour du foyer va éloigner les bêtes sauvages, va faire passer du cru au cuit, mais ça risque de brûler, ça risque de provoquer des incendies, qui sont, eux, des risques.

**Le risque, en éloignant le danger, introduit dans le temps, des événements possibles. Tout risque dépend d'une décision de quelqu'un qui engage temporellement les générations à venir.**

Toute mon action crée des risques futurs. Comme le disait Hans Jonas : est-ce que, dans ces conditions, nous serons dans la possibilité de laisser à nos enfants un monde vivable ?

Le risque reste toujours attaché à l'aléatoire. Tous les calculs qu'on peut faire du risque n'empêchent pas l'aléatoire qui peut briser mon calcul. Cette question du risque implique la « domestication du hasard, de l'aléatoire », qui devient extrêmement aléatoire. Du coup, si on affirme la possibilité d'une mesure, d'une évaluation, d'une rationalisation des risques, on fait peut-être naître le rêve d'une société sans danger ou sans risque, donc d'une société sûre, en sécurité.

C'est cette notion de sécurité que je voudrais critiquer, au sens philosophique du mot sécurité. La sécurité empêche l'action prudentielle sur les risques. Le mot sécurité est un mot bizarre parce qu'il y a le mot *sine*, en l'absence de, et *coura*, qui est le soin, la cure : la sécurité, c'est l'absence de soin. Ça se contredit avec le risque qui nous oblige à prendre soin de nos mesures, alors que le danger mesure notre proximité à la mort. Alors que la sécurité empêche la mesure du risque puisqu'elle établit un état où il n'y a pas de soin.

C'est là que j'arrive à mes conclusions sur les données morales de l'intelligence collective par rapport au bien commun. **Ce que l'on a nommé culture à l'instant consistait à prendre soin des choses, à protéger.** A prendre soin de soi, des proches, de l'étranger – le plus lointain des proches et le plus proche des lointains (Georg Simmel) – de ce qui m'entoure, de la cité, de la société, de la terre, du monde. **C'est là que se situerait la tâche de l'intelligence collective par rapport au bien commun**, comment construire ce bien.

Mais je crois que le mot intelligence ne convient pas parce que si dans toutes ces démarches demeure la peur puisqu'on ne peut pas réduire à zéro les risques, ni anéantir les dangers, ni se contenter de la sécurité – vous imaginez une sécurité qui éliminerait tout risque, ça éliminerait toute action. Le mot intelligence ne convient pas devant cette situation. Ce qui conviendrait, je hasarde une hypothèse, c'est une transformation de la peur, c'est-à-dire, est-ce que nous sommes capables de **transformer la « peur de », en « peur pour »**. La « peur de » est une peur « égoïste », tournée vers moi. La « peur pour », c'est le soin pour l'autre, j'ai peur pour toi, et c'est là que naît la morale. Est-ce que nous sommes prêts à nous soucier des autres ? **Le bien commun, c'est le souci du bien, le souci partagé du bien.** C'est-à-dire faire ensemble quelque chose de bien en pensant surtout à l'autre.

*L'équilibre à trouver entre Etat providence et responsabilité citoyenne n'est pas forcément évident.*

**Jean Fabre** L'Etat, en France, garde un rôle mais il n'a plus les pouvoirs de mettre en œuvre des politiques publiques comme il le souhaite. C'est plus compliqué parce que désormais il y a les élus et il y a surtout des lois de décentralisations qui sont excessivement compliquées et ce fameux mille-feuille qui rend très difficile la prise de décision parce qu'elle est émiettée entre différents acteurs.

Dans les périodes de crise, j'ai l'impression que l'Etat récupère toutes ses prérogatives et finalement, en tant que préfet, on doit gérer les catastrophes. Quand on sort des périodes de crise, c'est très difficile de mettre en œuvre les politiques publiques et celles qu'on souhaiterait, notamment en matière de développement durable, de culture, d'urbanisme. Bien souvent j'ai du mal à me reconnaître dans cette France dont on ne sait plus vraiment qui la gouverne parce que cette réforme qui est intervenue en 82, à mon avis, n'était pas claire : qui sait quelles sont les prérogatives d'une région, d'un département, d'une commune, sans compter que vous ajoutez à ça l'Etat et l'Europe, personne n'y comprend rien.

En période normale, le préfet a perdu son rôle dans la mise en place de politiques intéressantes.

J'ai le sentiment qu'aujourd'hui que le système d'administration de notre territoire n'est plus satisfaisant et ne peut pas permettre de faire trop émerger l'intelligence collective.

La France aime le Léviathan et que toutes les responsabilités soient prises par l'Etat.

Si on considère la responsabilité individuelle des

citoyens, par exemple, le fait que la loi montagne ait rendu le secours en montagne gratuit ça a déresponsabilisé les alpinistes. Il suffit d'interroger les secours en montagne à Chamonix, par jour de beau temps, quand la nuit tombe, à 6h du soir, ils ont des centaines

d'appels, une famille qui s'est perdue dans la forêt qui ne retrouve plus son chemin, un Anglais qui s'est un peu tordu la cheville en descendant du refuge du Goûter, et donc ils passent leur temps à aller... tout ça coûte très cher, en plus l'hélicoptère est ravageur sur le plan de la faune et de la flore, sans compter la tranquillité dans la vallée de Chamonix. Voilà l'exemple type d'une prise en charge par l'Etat. L'Etat assure la gratuité, même si ce n'est pas lui qui paye, ce sont les communes, ça dédouane tout le monde et ça permet de dire dès qu'il y a un petit problème on appelle l'hélicoptère et sa déresponsabilise complètement.

**Jean Fabre** La France, c'est une très longue histoire de centralisation pour que la France devienne un Etat gouvernable. Notre pays, parce que c'est un pays de Gaulois, très difficilement gouvernable, depuis toujours, est habitué à un Etat fort qui prend les décisions et même les grandes politiques industrielles depuis Colbert, ce n'est pas le capitalisme privé qui les a lancées, c'est l'Etat.

## Le bien commun sur un territoire

*Construire un bien commun sur un territoire, c'est vivre ensemble, réfléchir ensemble, travailler ensemble, autour d'une ambition partagée et avec le soutien des politiques sur un temps long.*

### Penser ensemble le territoire à moyen et long terme

**Muriel Faure** L'itinérance n'a de sens que par **solidarité territoriale**. L'intelligence collective est intéressante à partir du moment où elle met du lien entre les phénomènes, entre les mécanismes, la façon dont on produit de la valeur ajoutée sur les territoires. Pour moi, l'idée de la Grande Traversée des Alpes, c'est de réunir des savoirs et des savoir-faire pour un bien commun et le bien commun il se construit, il ne se décrète pas. C'est ce qui permet de mettre autour de la table les bonnes compétences, pour identifier les signaux faibles, les signaux forts, les grandes tendances socio-culturelles, les comportements d'achat des clientèles touristiques, c'est mettre de la prospective, et pour moi, un bien commun, c'est apporter de la vision, c'est voir loin.

Pour l'itinérance, il faut connaître l'ensemble de l'itinéraire et l'ensemble des socio-professionnels, les hébergeurs, les restaurateurs, les loueurs de vélo, des réparateurs, ils ont besoin d'être associés à une vision d'ensemble de l'itinéraire et de partager cette ambition commune. C'est l'idée que dès lors qu'il y a un maillon faible, dans le bien commun qu'est l'itinéraire, le bien en lui-même disparaît, il n'a plus de valeur, il ne fonctionne plus. C'est en cela que le bien commun, c'est

surtout pas gérer une rente. La gestion de la rente, elle ne permet pas à l'ensemble des acteurs, quels qu'ils soient de s'investir et de faire grandir ce bien commun. Laisser à quelques experts le soin de travailler sur l'itinéraire, ça ne suffit pas. **Nous experts de l'itinérance, les professionnels de l'association GTA, ça ne suffit pas si ce n'est pas partagé par les hébergeurs, par les élus qui financent, par l'Etat dans son expertise, à l'échelle des massifs, les Commissariats de Massifs, qui ont un rôle à**

jouer dans la construction de la vision sur le territoire, d'intégrer des stratégies et puis de le partager parce que, pour ce qui nous concerne, c'est la montagne estivale mais l'économie, elle, se pense 4 saisons pour les territoires. Donc, on s'inscrit dans une dynamique qui est sur l'ensemble de l'année avec des personnels qui sont là, que l'on doit conserver, qui travaillent sur l'été, sur l'hiver, c'est

capitaliser des savoir-faire pour que le territoire vive et qu'il ne soit pas saucissonné par saison.

### Penser sur le temps long

**Muriel Faure** Des rencontres comme aujourd'hui, elles sont utiles pour penser le temps long. Il faut avoir une pensée complexe. Quand on parle d'économie et d'économie touristique, d'économie durable, responsable, ce n'est pas des choses qu'on balance comme ça. C'est-à-dire que derrière, c'est de la

**Muriel Faure** Le bien commun ne se construit que si l'ambition est partagée.

Je pense que l'objet itinérance touristique qui est le mien est un excellent sujet pour traiter de l'intelligence collective, et puis le besoin d'un animateur, d'un chef d'orchestre qui permet de mettre en musique ces différents savoirs et savoir-faire pour créer de l'ambition.

**Robert Maggiori** L'engagement dans une association, on le fait au nom de valeurs.

Le travail associatif, moléculaire, c'est admirable, c'est là que se constitue le bien commun.

professionnalisation des acteurs sur le territoire, c'est faire partager des ambitions, c'est s'assurer que ça s'inscrit dans des stratégies à moyen terme, dans des travaux de prospective territoriale, ça nécessite des allers-retours permanents, il faut convaincre et puis se remettre en question, mais ça c'est du temps long et c'est vrai que l'urgence de l'économie, de l'information qui passe tous les jours peut donner l'impression qu'on a passé le message, voilà, et qu'il faut aller sur autre chose, c'est une vraie difficulté. Plus la question des compétences, parce que on a l'impression qu'aujourd'hui il faut être compétent sur tout. Il faut maîtriser l'ensemble des outils de la communication, en digital, en version papier, il faut maîtriser le langage politique mais en même temps connaître les besoins des hébergeurs, des restaurateurs, comprendre comment fonctionnent des grandes procédures de labellisation, et puis il faut aller sur l'écotourisme, bref il faut tout maîtriser pour avoir un discours qui est cohérent. C'est là où l'intelligence collective est utile, quand on sait mettre en musique les savoirs, les savoir-faire des acteurs du territoire avec des experts qui apportent un regard distancié sur les objets.

**Yann Bertacchini** Penser sur le temps long, c'est beaucoup demander mais c'est en même temps ce que M. Paccalet hier a évoqué, c'est-à-dire l'utopie. L'intelligence territoriale nous offre un support, aujourd'hui, avec les technologies de l'information, la carte n'est plus le territoire, c'est-à-dire que les frontières administratives, nos frontières de vie, se sont complètement brouillées et l'intelligence territoriale propose d'interfacer ce territoire dématérialisé qui existe dans nos représentations avec le territoire tel que M. le Préfet l'a décrit, c'est-à-dire avec des frontières administratives superposées, etc. Il nous faut aborder cette mise en relation d'acteurs territoriaux très présents physiquement au sens géographique du terme avec d'autres acteurs

**Caroline Marie** C'est aider les acteurs à travailler ensemble et généralement, c'est juste les faire se parler ensemble. C'est-à-dire que l'économie parle avec l'associatif, avec l'institutionnel, etc. C'est aussi basique que ça.

mis à distance à travers les nouvelles technologies et **il nous faut aborder cette approche systémique abordée par Muriel Faure. L'approche systémique nous demande un temps long d'appréhension.**

**Caroline Marie** Pour penser sur le temps long, on peut prendre la richesse de notre complexité. On a les Comités de Massifs qui sont des relais qui font remonter un certain nombre de visions. On a un partenariat entre 6 régions, 22 départements, c'est beaucoup d'énergie mais à partir du moment où **on a cet intérêt partagé qu'est ce regain démographique**, du coup, on a mis en place des modalités d'animation Etat – Régions – Départements qui permettent d'avoir ces remontés de terrain à tous les échelons.

### « Inventer un territoire »

**Caroline Marie** Dans le Massif Central, on n'a pas de grosses stations de ski, on n'a pas de rente, même imaginaire. **Donc l'enjeu pour le Massif Central, c'est de faire revenir des habitants, c'est le regain démographique.** C'est le fil conducteur qui réunit tous les élus et l'Etat sur cette ambition. Partant de là, c'est **comment on fait en sorte de changer d'image et d'être attractif.** On s'est interrogé sur comment on peut répondre aux attentes de la société actuelle, notamment d'urbains. **Et c'est là où l'on a peut-être une chance de travailler sur une perspective un peu plus à long terme, c'est notre liberté sur les massifs de pouvoir explorer et de pouvoir trouver des formes d'innovations :** en partant de notre retard en termes de PIB, comment aujourd'hui, par rapport aux enjeux de la société, on peut trouver des atouts qui ne soient pas juste un réservoir de matière première par exemple. Si on dit que l'on a beaucoup de forêts, des prairies, c'est super, c'est des puits de carbone, tout le monde en profite, mais quelle est la retombée pour le territoire ? On a essayé de voir comment on pouvait différencier notre territoire par rapport

à des attentes d'urbains qu'on voudrait faire venir sur le territoire. Pour ces raisons, on a **calculé l'Indice de Santé Sociale à l'échelle du Massif Central**. Cet indice, ce n'est pas nous qui l'avons inventé mais on l'a choisi parce qu'il nous permettait de nous comparer. Si on compare le PIB par habitant, de toutes les régions métropolitaines, le Massif Central est bon dernier. Par contre, si on regarde l'Indice de Santé Sociale, qui agrège je crois 14 variables qui sont à la fois sur les différences de revenus, sur le lien social, sur la sécurité, sur la précarité, là pour le coup on se trouvait dans le top 5. Ça nous a posé beaucoup de questions : est-ce qu'il fait mieux vivre en montagne ? Qu'est-ce qu'on a à offrir ? Et justement, nos points forts **sur le Massif Central, c'était : moins d'inégalités, moins d'insécurité et plus de lien social**. Et donc, à partir de là, c'est : est-ce qu'on a quelque chose à proposer, justement, à ces urbains, qui on en marre de l'anonymat, de l'individualisme, est-ce qu'on peut leur proposer autre chose, à la fois en terme d'aménités environnementales, mais aussi en termes de qualité de vie et de vivre ensemble. Donc chez nous c'est des **politiques d'accueil, comment on arrive à décroisser, comment on arrive à faire travailler ensemble tous ces acteurs pour diminuer les risques que représente un changement de vie par exemple**.

### Créer du lien social par la culture

**Jean Picchioni** Le bien commun, c'est une question qu'on ne se pose pas dans nos préoccupations politiques de maire, mais en fait c'est le sujet le plus important. C'est facile de faire un budget, de faire un plan d'investissement, mais satisfaire le besoin des habitants et leur faire prendre conscience qu'ils

vivent un territoire, à l'échelle d'une commune, c'est beaucoup plus compliqué.

Avec l'arrivée de la station des Sept Laux sur la commune des Adrets (*NDLR : massif de Belledonne*) et l'accroissement de la population, **je sentais la scission entre les néo-ruraux et les gens du cru et c'est là que la notion de bien commun est importante**. Je le ressentais mais sans avoir posé le problème comme vous le posez aujourd'hui, en me disant mais comment va se comporter cette société maintenant. Et là, c'est intéressant de le dire, **c'est grâce à la culture**, tout simplement, je le dis parce que j'ai appris ce processus par l'expérimentation.

Nous avons eu l'idée de faire notre Puy du Fou à nous [autour du Baron des Adrets], c'était en 85, c'était l'époque du Puy du Fou et du coup on réunit la population, on dit « on fait un théâtre de plein air sur le Baron ». **Du coup, s'est mis en route tout un dispositif avec les associations, avec l'école, avec le collège, tout le monde s'est mis sur la période des guerres de religions, les gens du pays se sont mis à faire les accessoires, les costumes, les**

**acteurs, les gamins ont chanté, les musiciens ont joué**, enfin vous voyez, un artifice qui a permis de rassembler pratiquement toute la population, y compris les gens du cru et les néo-ruraux. Le bien commun, finalement, c'est pour ça que j'ai rebondi dessus, parce que finalement cela a pu « passer » à partir de ce personnage qui nous appartenait tous parce qu'on habitait sur ce territoire.

Qu'est-ce qu'il est resté de tout ça, c'est important. C'est difficile d'évaluer ces notions de bien-être des habitants, de bonheur ou de cohésion ou de lien. J'ai quelques indices qui font qu'on peut l'évaluer. Il y a eu depuis ce moment-là systématiquement un festival d'art vivant, il y a le festival du pastoralisme, etc. **Il y a**

**Jean Picchioni** Le problème de la création ex nihilo de la station des Sept Laux n'est pas encore résolu. Relier le haut et le bas pour des questions de vie... nous sommes sur la même commune, les commerçants en haut par exemple, n'ont aucun lien, c'est un autre système, ils dépendent tous de l'activité économique de la station. On vit plus comme une entreprise, en haut, que comme un village.

**une vie culturelle et il y a eu des créations d'associations à cette occasion-là qui ont fait que ça a tenu complètement le lien social dans la commune et il en est resté ça.**

J'irai même plus loin que cela, il y a l'épicerie du village des Adrets qui a fermé et le restaurant, sur la place du village il n'y avait plus rien. Eh bien on s'est retrouvé à faire quelque chose, c'est la création d'une société coopérative d'intérêt collectif et je suis à peu près persuadé que tout ça a joué dans la vie quotidienne des habitants.

## La place et le rôle du politique

### Une volonté politique

**Caroline Marie** Le GIP, c'est une ambition politique qui est née en même temps que la programmation 2007-2013 et qui était portée politiquement par les Conseils Régionaux. Le GIP est issu d'une volonté politique des Conseils Régionaux de s'organiser pour mieux faire valoir cette différenciation et cette plus-value qu'on peut attendre des massifs. **C'était cette idée de travailler de manière collective pour ne plus être seulement un agrégat d'intérêts individuels mais d'essayer de construire et de défendre une position qui serait commune.** Donc c'est un processus, c'est une démarche, on est encore dedans, mais c'était bien une ambition politique.

**Caroline Marie** On a une loi en France, la loi montagne, qui a été la première à prévoir une différenciation dans l'appui au développement aux territoires particuliers qui étaient les massifs. C'est sur ces entités géographiques et territoriales que l'on va mettre en place des politiques différenciées.

### Choix politiques et liens entre acteurs & élus

**Muriel Faure** Ce que l'on demande en plus aux acteurs du territoire sur les itinéraires, c'est de la militance. La militance, c'est s'engager, c'est faire des choix. Faire des choix c'est laisser de côté certaines choses au bénéfice d'autres. C'est : qu'est-ce qui est important pour un territoire dans le contexte dans lequel on vit ?

Sur l'itinérance, on sait que quand on analyse les grandes tendances socio-culturelles, les besoins d'écotourisme, de partage, d'échange, de découverte des territoires, on a là un levier utile au développement des territoires dans les perspectives durables et responsables.

**Lorsque l'on prend des responsabilités politiques, il faut aller jusqu'au bout et il faut faire des choix.** J'ai le sentiment aujourd'hui que les choix ne sont pas toujours faits. Soit la structure que l'on mène est utile et auquel cas on la dote de moyens suffisants et à la hauteur de l'ambition de ce que peut apporter une association comme la GTA sur ce territoire, soit on considère que ce n'est pas assez utile et l'argent on le met ailleurs, notre expertise on la porte sur d'autres objets. Elle est là la difficulté. Mais c'est aussi le besoin des socio-

professionnels du territoire de dire « ça on en a besoin ». Alors parfois, on a le sentiment que le message n'est pas entendu, parce que les acteurs du territoire qui font l'économie, n'ont pas toujours les outils, le temps, pour porter ces messages.

C'est vrai qu'il y a une forme de déconnexion. Mon souci c'est à la fois d'être l'interface, mais en même temps de ne pas bloquer les messages. Si le dialogue ne se fait pas en direct, on est une sorte de filtre et le filtre n'est jamais bon. On peut porter des messages, mais il y a la nécessité, chacun, sur son itinéraire, de se mobiliser pour dire « moi, ça m'apporte » et je fais remonter ce message.

### L'intelligence territoriale au service des décideurs locaux

**Yann Bertacchini** Dans la définition de l'intelligence territoriale et dans la démarche qui est la nôtre, on va essayer d'interfacer acteurs locaux, ancrés physiquement, géographiquement, et puis acteurs territoriaux, mis à distance, qui auraient un intérêt vis-à-vis



du territoire que l'on va essayer de mettre en mouvement ou de résoudre ses défis.

**D'abord, on va s'intéresser à toute catégorie d'acteurs présents sur le territoire, le milieu associatif, le milieu éducatif, le milieu économique** et puis nous allons progressivement les rencontrer, les sonder, traduire leur perception du territoire et ce qu'ils attendraient d'une action de redynamisation, etc. Lorsque nous avons débriefé tous ces éléments de réponse, nous allons progressivement nous afficher sur Internet, d'abord en essayant de

créer un site internet qui soit le reflet assez fidèle de ce que nous avons pu enregistrer au contact des acteurs du territoire. Après nous allons intervenir sur différents forums pour solliciter des acteurs qui sont mis à distance. **Nous allons essayer de faire se rencontrer ceux qui ne vivent pas sur un territoire puisqu'ils sont mis à distance et ceux qui vivent au quotidien leur territoire.** Cet interfaçage est très consommateur de temps, d'énergie et de moyens. Régulièrement nous allons rencontrer à

**Yann Bertacchini** Arriver avec une solution et la proposer aux politiques, ce n'est pas un problème, c'est un défi d'explication, de pédagogie, de pourquoi le sens de notre démarche, mais ce n'est pas un problème. C'est-à-dire que nous avons pris beaucoup de temps pour ausculter le territoire.

nouveau les acteurs qui sont présents sur le territoire pour leur dire : « voilà ce que nous avons collecté dans le dialogue entre des acteurs mis à distance et vous qui êtes présents sur le territoire, est-ce que, pour vous, il y a un sens qui émerge de ces dialogues ? ».

Sur l'Etang de Thau, il nous a fallu créer un dispositif qui mobilise beaucoup de technologies de l'information. Pour faire des propositions au préfet et aux institutions qui surveillent très attentivement Thau – parce que la notion de risque y est omniprésente – il a fallu créer quelque chose qui puisse passer beaucoup d'obstacles et faire en sorte que le sens émerge, et que nous propositions une ingénierie territoriale mixte.

Ce que nous avons mis en valeur, c'était la nécessité de faire remonter une grande partie des savoirs locaux et des savoirs profanes – des acteurs du territoire non experts mais ayant une parfaite connaissance de leur milieu. **Dans une approche territoriale qui puisse faire sens aujourd'hui, il faut s'appuyer sur des savoirs locaux.**

## Vivre ensemble, pratiquer ensemble

*Pour pratiquer des activités sportives en bonne intelligence sur un territoire, il est nécessaire de se parler, de se connaître et de dépasser les clivages culturels.*

**Georges Elzière** Je pense qu'il y a DES alpinismes et que la société qui ne pratique pas l'alpinisme a une certaine vision DE l'alpinisme, qui est une vision du grand alpinisme souvent. Ce grand alpinisme existe mais il n'est qu'une toute petite partie du grand alpinisme.

Et je pense que la question « est-ce qu'on se sent propriétaire du bien commun qu'est la montagne ? », n'importe quel passionné - mais c'est vrai de la mer - quand les gens sont passionnés par une activité, c'est un territoire dans lequel ils vivent et ils ont du mal à accepter que d'autres viennent avec d'autres comportements dans les mêmes territoires. Mais globalement, **les gens qui sont souvent en montagne sont de plus en plus attentifs aux gens qui vivent en montagne.** En revanche, ce qui est vrai aujourd'hui, c'est qu'un grand nombre d'urbains qui viennent très anecdotiquement en montagne n'ont pas cette fréquentation et ont une vision qui est assez lointaine de la réalité sociale, de la réalité économique, de la réalité des pratiques. Je pense que ça, ça peut engendrer des tensions.

Il y a eu une évolution assez nette dans les 30 à 40 années qui viennent de s'écouler : les gens aujourd'hui qui pratiquent la montagne de façon très régulière sont des gens qui sont très urbains et ont une vision qui est finalement plus humble de leur rapport à la montagne.

Quand il nous remonte des conflits d'intérêts ou des tensions, la plupart du temps, ça vient du fait que les gens qui étaient en présence sont des gens qui ne comprennent pas la culture de l'autre. Mais c'est vrai dans les deux sens.

De ce que je peux décrire dans les différents groupes que je vois, constitués de gens qui vont fréquemment en montagne, on n'est plus du

tout dans cette culture des seigneurs, même chez les gens de haut niveau. Je pense que cette arrogance-là qu'on a constatée, c'est une arrogance qui tenait moins à la pratique qu'à l'appartenance à une certaine classe sociale il y a une quarantaine ou une cinquantaine d'années, des gens qui venaient là.

**Georges Elzière** Je pense que les alpinistes, comme les autres, vivent dans une société qui a des problèmes qui en appellent au vivre ensemble et **il me semble que tous ceux qui ont l'expérience de la joie extraordinaire que donne la pratique de la montagne ont presque un devoir de regarder avec sérénité les problèmes qui se posent dans la société**, et notamment les questions sportives, d'aménagement du territoire, de vivre ensemble dans cet espace qui nous intéresse tous et auquel nous tenons. Ils ont incontestablement quelque chose à dire à la société, encore faut-il qu'ils l'acceptent.

**Je considère qu'aujourd'hui les conflits d'usage sont interrogés de façon plus intelligente par les différents partis. Je pense qu'on arrive à parler.**

Il y a quelques points de fixation des conflits d'usage entre pratiquants et comme par hasard, ce sont des points sur lesquels il y a une forte fréquentation, à la fois de randonneurs à pied et de vététistes par exemple. Et le raidissement, qui vient souvent des randonneurs à pied, c'est un raidissement qui vient des personnes les plus âgées. C'est une question culturelle.

On a un très bon exemple de question culturelle qui nous est posée, c'est l'émergence des trails en montagne. Ce développement bouleverse, interroge, car ça ne fait absolument pas partie de la culture des gens qui marchent en montagne depuis longtemps. La vitesse, la course en montagne, est vécue comme quelque chose d'extérieur à la culture qui devrait être respectée. Ceci dit, c'est vraiment anecdotique parce qu'il y a peu de tensions. Mais ce qui est vrai c'est que c'est une activité qui se développe et qui va encore se développer et **on pense qu'il faut le traiter ensemble si on veut éviter que ne se multiplie les points de friction.**

**Je pense qu'il faut être honnête, la notion même de bien commun est une notion qui est plus théorique que réelle.** C'est-à-dire que j'entends souvent invoquer l'intérêt général, mais je vois très souvent des points de vue qui s'affrontent qui sont des points de vue d'intérêts personnels. Je dirais que la plupart des problèmes qu'on rencontre quand il y a des

tensions, sont des conflits d'intérêt à court terme et parce qu'on a perdu de vue pourquoi on fait ça, qu'est-ce qui mériterait... **Chacun considère que son intérêt personnel, c'est le bien commun,** ou en tout cas y contribue de façon décisive.

Je pense qu'on a les mêmes problèmes chaque fois qu'une activité nouvelle apparaît, elle est perçue par la société comme quelque chose qui n'a pas de sens, qui est dangereux – ça a été la même chose de l'alpinisme à sa création – cette attitude-là, je crois qu'elle est inévitable. **Je souhaiterais qu'on ait une concertation plus régulière, plus institutionnalisée.** Je n'idéalise pas les choses, je pense que dans la réalité, ceux qui interviennent quand ils posent une question, interviennent parce que cette question leur pose un problème mais pas parce qu'elle pose nécessairement un problème général.

*Faire émerger un bien commun, c'est agir collectivement en prenant soin de l'autre.*

- ❖ *Il apparaît difficile, en France, de sortir d'une conception de l'Etat providence, de l'Etat protecteur. Pourtant, il semble nécessaire que nous prenions collectivement en main notre destin.*
  
- ❖ *Sur les territoires, les acteurs – qu'ils soient présent physiquement ou mis à distance mais impliqués territorialement – doivent travailler ensemble autour d'une ambition partagée, dans un temps long, pour faire émerger des biens communs.*
  
- ❖ *Il appartient au politique de s'engager et de faire des choix pour favoriser cette forme de vivre ensemble, pour accompagner le « travailler ensemble » des citoyens.*
  
- ❖ *Sur les territoires des pratiques sportives, un vivre ensemble doit s'inventer pour permettre à chacun de s'adonner à sa pratique, y compris pour les nouvelles activités. Se rencontrer et se parler, entre sportifs de différentes activités, entre sportifs et locaux, est la voie d'un dépassement des confrontations de cultures.*
  
- ❖ *Les institutions fédérales se doivent d'accompagner les mouvements d'inclusion de nouvelles activités et de favoriser la concertation entre pratiquants.*

# Les conclusions de Story-tailor

**Guy Chaumereuil** Les montagnards et les marins ont-ils des choses intéressantes à dire à la société ? Si oui, lesquelles ? Concernant le rapport au risque, le rapport à la nature et à l'environnement et la construction d'un bien commun.

La question de fond concerne les canaux par lesquels les montagnards et les marins peuvent dire des choses à la société ; la manière dont ils peuvent revenir dans les débats de société.

**Story-tailor** Story-tailor est une société spécialisée en communication par le récit.

Nous allons procéder en trois temps : d'abord revenir sur ce qui vous avez raconté puis sur les paradoxes que nous avons pu relever dans votre discours, et, enfin, sur la question « que faire ? »

L'intention de départ de ce colloque était de voir comment les montagnards et les marins pouvaient irriguer la société de leur parole.

## Votre histoire

Commençons donc par revenir sur votre histoire. On a beaucoup entendu parler de risque, sous toutes ses formes. Mais qu'en reste-t-il ? On voit le positif. La montagne et l'alpinisme peuvent procurer un plaisir compulsif. On est dans le plaisir : le risque comme moyen d'arriver à un certain plaisir. Derrière cela, il y a l'alpinisme « comme laboratoire de la quête de soi ». Ces termes sont forts et porteurs. Le dépassement de soi peut être un moyen d'accès à la transcendance. Autrement dit, le risque guide au plaisir qui guide à la transcendance. Plus largement on peut entendre : la montagne, et le risque qui va avec, peut nous aider à construire une vie qui a du sens.

Cependant, on a entendu hier des gens qui étaient lucides sur les défis qui se posent aujourd'hui pour la montagne, au premier rang desquels, faire comprendre la prise de risque. Si on parle du reste de la société, tout le monde ne comprend pas cette culture de la prise de risque.

Par ailleurs, l'expérience vécue en montagne ou en mer mène vers la nature. Dans les discours entendus hier, la nature, l'écologie, étaient également reliées au plaisir. Ça fait du bien à entendre.

Au-delà de ça, cette expérience nous procure le sentiment de la solidarité. Tout ce qu'on peut faire en montagne, on ne peut pas le faire tout seul. Il en va de même en mer. Les expériences sportives que l'on peut avoir en mer ou en montagne nécessitent d'avoir confiance en l'autre. Cette thématique parle beaucoup à notre société actuellement.

Après le vécu : le symbole. Un symbole fort a été évoqué hier. La conquête du Mont Blanc a eu lieu trois ans avant la Révolution Française. Il y a un lien symbolique fort entre la conquête de la montagne et celle de la liberté.

Pour faire le lien entre ce qui s'est dit hier et ce qu'on a entendu ce matin, une question : « sommes-nous capables de construire une société d'égaux ? » (R. Maggiori). On peut poser une seconde question à la suite de celle-ci : quelle réponse des montagnards, quelle volonté de leur part à s'adresser au reste de la société ?

## Des paradoxes

Par ailleurs, on a entendu un certain nombre de paradoxes, dont des paradoxes persistants.

- Pourquoi vouloir expliquer le risque à tout prix alors qu'il est source de plaisir

– le plaisir pouvant rester sans pourquoi ?

- On nous dit que les expériences en mer et en montagne sont des expériences très intimes mais qu'elles doivent se vivre à plusieurs – au vu des conditions dans lesquelles elles se réalisent.
- On a entendu beaucoup de gens qui souhaitaient universaliser cette expérience alors que l'on sait que la montagne coûte cher et n'est pas accessible à tous.
- Il y a une prétention à l'universalité de l'expérience et du vécu en montagne et en mer, mais on a entendu hier que ces réalisations étaient parfois de l'ordre de l'exploit – entrepris par des surhommes. Ce discours contient peut-être en germe de l'exclusion ou de l'élitisme. Le paradoxe ici est qu'il y a une très bonne maîtrise du discours, par des gens passionnés, mais où est la volonté de transmission – notamment auprès de publics qui n'ont pas accès à ce type d'expériences ? Il est nécessaire de faire attention à ne pas tendre vers une culture de l'entre soi.
- Les débats, ne soulignent-ils pas une méconnaissance du reste de la société ? La montagne est une culture de la verticalité ; or on est dans une époque – digital et réseaux sociaux oblige – d'horizontalisation de la société.

## Que faire ?

Une étude récente du Cevipof (Centre de recherches politiques) met en évidence : la défiance vis-à-vis du pouvoir, le passéisme de la société, le déclinisme et le rejet de l'autre.

Que faire ? D'abord, prendre en compte l'importance du numérique et de la technologie dans le quotidien de tout un chacun. La

technologie est une boîte à outil. Aujourd'hui, tout est mis en scène ; la culture de la mise en scène est très présente. Comment les montagnards peuvent-ils alors se mettre en scène avec des moyens nouveaux, à la manière de leaders d'opinion de la montagne ? Qui est le Nicolas Hulot de la montagne sur You Tube ? Il est essentiel de refaire émerger des passeurs.

Ça pose la question de l'image qui veut être transmise avec les moyens technologiques qui sont accessibles. Il faut arrêter avec le phénomène de l'image subie. On peut avoir une image faite par d'autres, une image dont on n'est pas acteur. Une illustration de l'image subie est le film diffusé plusieurs fois par an à la télé : les Bronzés font du ski. Pire que l'image subie, il y a l'absence d'image. Quelques pistes existent face à cela. On peut interroger le rôle des marques : comme Patagonia, Salomon, The North Face. Ces marques investissent par elles-mêmes, ou avec les athlètes qu'elles sponsorisent, le terrain de la montagne. Elles ont des prises de parole extrêmement puissantes. Quels liens développez-vous aujourd'hui, vous montagnards, avec ces marques-là – qui deviennent de plus en plus des acteurs de la société civile ? Elles sont demandeuses de contenus et inspirent beaucoup de confiance.

Pour finir, et revenir à l'intention de départ, on a envie de poser les questions suivantes : « Quelles promesses pouvez-vous faire à la société ? Quelle mise en scène peut être proposée sur les réseaux sociaux ? Pour quel public ? »

Derrière la notion de promesse est posée la question des valeurs transversales que la montagne peut incarner et qui font écho à des demandes très fortes de la société actuelle.

Que faire ? Prenez le risque d'aller vers l'autre.

# Conclusions générales des rencontres

**Niels Martin**, directeur de la Coordination Montagne

J'ai relevé un tweet que j'ai trouvé intéressant « des idées, des idées... mais quelle cohérence pour les mettre en œuvre ? », alors j'ai envie de revenir là-dessus parce que quelque part, tout ce qu'a dit story tailor (voir annexe), ça relève un autre paradoxe et non des moindres, qu'on vit en montagne et qu'on vit à mon avis dans la société en général. Pour moi, je l'illustrerais par le bonhomme qui a la tête dans les étoiles et les pieds dans le béton.

La tête dans les étoiles, elle est exprimée par le fait que globalement il y a une envie de faire, de faire mieux, de faire bien, qui peut être illustrée par ce genre d'initiative, mais aussi par la multiplication des colloques, des regroupements, des institutions qui regroupent les gens et plus globalement, une aspiration de la société au bien-être, à un certain art de vivre, à une certaine qualité de vie.

Et puis, avec cette aspiration-là, de l'autre côté, il y a les pieds dans le béton, qui peut peut-être aussi expliquer l'espèce de morosité ambiante qu'on reçoit et alors les pieds dans le béton, moi qui vit en montagne et qui travaille dans les institutions de montagne, je peux l'illustrer par trois petits exemples :

- **On veut sortir les jeunes dans la nature mais d'un autre côté on ne cesse d'inventer des freins** qui ne sont même plus des bâtons, mais des élingues et des barres à mines, dans les roues des éducateurs, que ce soit sur un plan réglementaire, financier...
- **On a une réticence au changement, et en montagne c'est fort.** J'ai la chance de vivre de l'autre côté du barrage du Chambon, à La Grave, et ce qu'on a vécu avec cette catastrophe naturelle qui nous a coupé la route pendant 8 mois, on aurait pu quelque part se dire : tiens, finalement, cette catastrophe, c'est peut-être une opportunité, celle de faire autrement, celle de penser autrement, comment on pourrait faire du tourisme autrement, mais non, il ne fallait surtout pas l'envisager comme cela, c'est-à-dire que l'énergie a été mise dans la technique pour revenir le plus vite possible à la normale et à ce qu'on considérerait comme un équilibre un peu délicat.
- Le troisième exemple, c'est que pour moi, et ce n'est pas moi qui le dit, ce sont les Economistes Atterrés, c'est que **la valeur économique n'est encore donnée qu'aux biens et aux services matériellement tangibles. Or, pour produire du bien-être, du lien social, de la cohésion, du vivre ensemble, alors qu'on y aspire, tout ça, ça n'a pas de valeur**, et du coup il n'y a pas d'argent pour faire ça, concrètement, très peu en tout cas. Alors que finalement, toute cette production de bien-être, de lien social, etc. c'est générateur de valeur, d'innovation et quelque part peut-être que les emplois sont là et on n'arrive pas à saisir ça.

Du coup, les pistes ont été données, pour le bien commun en montagne, pour prendre soin de notre montagne. Des pistes ont été données par Robert Maggiori, mais aussi des

pistes de gouvernance données par Yves Paccalet hier. J'en donnerai deux :

- **Aujourd'hui il faudrait se mettre ensemble et militer ensemble** comme ça été dit ce matin très justement par Muriel, **autour des objets collectifs**. Alors je donne un objet collectif qui pourrait être une tarte à la crème, mais qui est le changement climatique. En montagne, le changement climatique, c'est un sujet qui est très, très faiblement pris en compte et on a essayé de faire remonter une contribution à la COP21 mais c'est très mal approprié par les montagnards. Pourtant c'est un sujet commun et on devrait être à l'avant-garde, on est aux premières loges.
- Deuxième idée, pour moi, c'est la célèbre formule d'Edgar Morin qui est « les valeurs des vacances, c'est la vacance des valeurs ». Je dis non, il faut changer cette idée-là qui est le paradigme par lequel on voit le

**Jean Picchioni**, vice-président de l'ANEM

Je réagis sur la télévision. Une émission comme Thalassa, tous les vendredis soir, que l'on regarde avec beaucoup de bonheur, il n'existe pas cela pour la montagne. **Il manque un leader, un nom, un Nicolas Hulot de la montagne.**

On n'a pas parlé avec les marins des ions positifs qui faisaient nos aspects communs, c'est-à-dire **la qualité de l'air, montagne et marin**. Puisque ça a valu les soins, l'hôpital de Berck sur le littoral, et en montagne les sanatoriums. Ça c'était un de nos points communs forts sur nos qualités de la montagne.

**Michel Giraudy**, président de France Montagne

J'ai l'impression qu'on parle de surhommes, de sociabilité, de désert... moi, je ne vois pas ça du

tourisme. **Il faut qu'on en finisse à mon avis avec la montagne support de nos activités, mais il faut qu'on aille ensemble vers nos activités qui sont la résultante de ce qu'est la montagne.** Et c'est vraiment une conception inverse, c'est-à-dire donner de la valeur à nos vacances, donner de la valeur à nos loisirs. Et c'est comme ça à mon avis qu'on arrivera à donner de la valeur à la montagne.

Il manque de passeurs de la montagne. Il n'y a pas de Nicolas Hulot de la montagne, pourtant Nicolas Hulot est aussi un montagnard. Ceux qui pourraient l'être ont du mal à donner l'impulsion. Finalement, qui est le locuteur légitime de la montagne ? Qui peut dire aujourd'hui « je représente la montagne et j'ai le droit – le devoir – de parler au nom de la montagne » ? Aujourd'hui c'est difficile et quand quelqu'un veut prendre la parole, il est éventuellement bridé par les autres parce qu'il y a des querelles de légitimités. Ou alors, si quelqu'un prend la parole, tout le monde la prend et c'est la cacophonie.

Dernier point, je réagis sur l'interview de Georges Elzière sur la notion de bien. La montagne est un territoire spécifique, il y a des gens qui y travaillent, qui l'ont modelé ce territoire, et donc cette notion de bien commun, il faut faire attention de prendre en compte les situations qui sont afférentes à ces territoires. C'est vrai qu'il y a des conflits d'intérêt, il ne faut pas les nier, les risques naturels, les prédateurs, les aspects de développement et de sanctuarisation de l'espace montagnard... Il faut communiquer là-dessus entre nous et qu'on se comprenne mais ce sont des débats comme ça qui font avancer tout ça.

tout comme ça. Comme beaucoup de gens ici j'habite en montagne, depuis longtemps dans les Alpes, **ce sont des pays assez heureux, de bonheur**. Quels que soient les gens qui y vivent,



on vit bien en montagne, qu'on soit dans le tourisme ou pas, ce sont des pays de cocagne un petit peu. A partir de là, on a créé dans ces montagnes une activité touristique très forte et très puissante et qui, évidemment, a ses problèmes, est bien organisée, mieux qu'on le dit, pour sa communication, pour l'accueil de million de personnes qui viennent en vacances chez nous, pour des paysages qui sont uniques. **C'est beau, c'est le rêve de tout le monde et le**

*Xavier Dullin, président de Chambéry Métropole, président délégué du Cluster Montagne*

Je vais essayer de repartir de Nietzsche pour développer mon propos. Je me souviens bien de ce que Nietzsche distinguait entre le chthonien et l'ouranien et il me semble que l'on aborde la montagne avec ce double prisme. En d'autres termes, la montagne, soit on y vit, et on est dans le chthonien, parce qu'un enjeu fondamental, c'est le maintien de la vie dans les montagnes et dans les montagnes du monde en règle générale, on est dans le chthonien, on est dans la réalité du quotidien, on est dans la vie en montagne et puis il y a l'ouranien, c'est-à-dire

**rêve s'accomplit quand on vient dans ces massifs.** Ils viennent chez nous parce qu'ils sont bien accueillis et que ce qu'on leur propose, c'est quelque chose de très sociable, assez près des gens du pays, que ce soit le guide, l'accompagnateur, le moniteur, le gardien de refuge, le restaurateur et autres, tout ceci crée généralement une ambiance très agréable et sociable.

l'élévation, la prise de risque, le bien-être, le plaisir, le dépassement de soi et là on est davantage dans la société de la consommation du bien-être, qu'il soit individuel ou qu'il soit plus collectif. Dans les deux cas de figure on est consommateur, soit d'un espace naturel, soit d'un espace paysagé. Que l'on soit dans le chthonien ou dans l'ouranien, dans la vie de la montagne ou dans le loisir en montagne, on est des consommateurs de la montagne. Ce qui me semble fondamental, c'est de rappeler que derrière tout ça, il y a la vie et que finalement, **ce que nous avons à gérer dans la montagne, c'est la préservation de la vie.**



**MONTANEA**  
*association*

Actes rédigés par Lisa Haye pour Montanea

Contact : [lisa.haye@orange.fr](mailto:lisa.haye@orange.fr) - 06.86.06.19.97